

TOUS LES JEUDIS

ADMINISTRATION :
3, rue de Rocroy, PARIS (X^e):

Abonnements :	Paris	Un an ..	30 francs.	Stranger.....	Un an....	34 francs.
	et Départements.	Six mois.	15 fr. 50		Six mois..	17 fr. 50

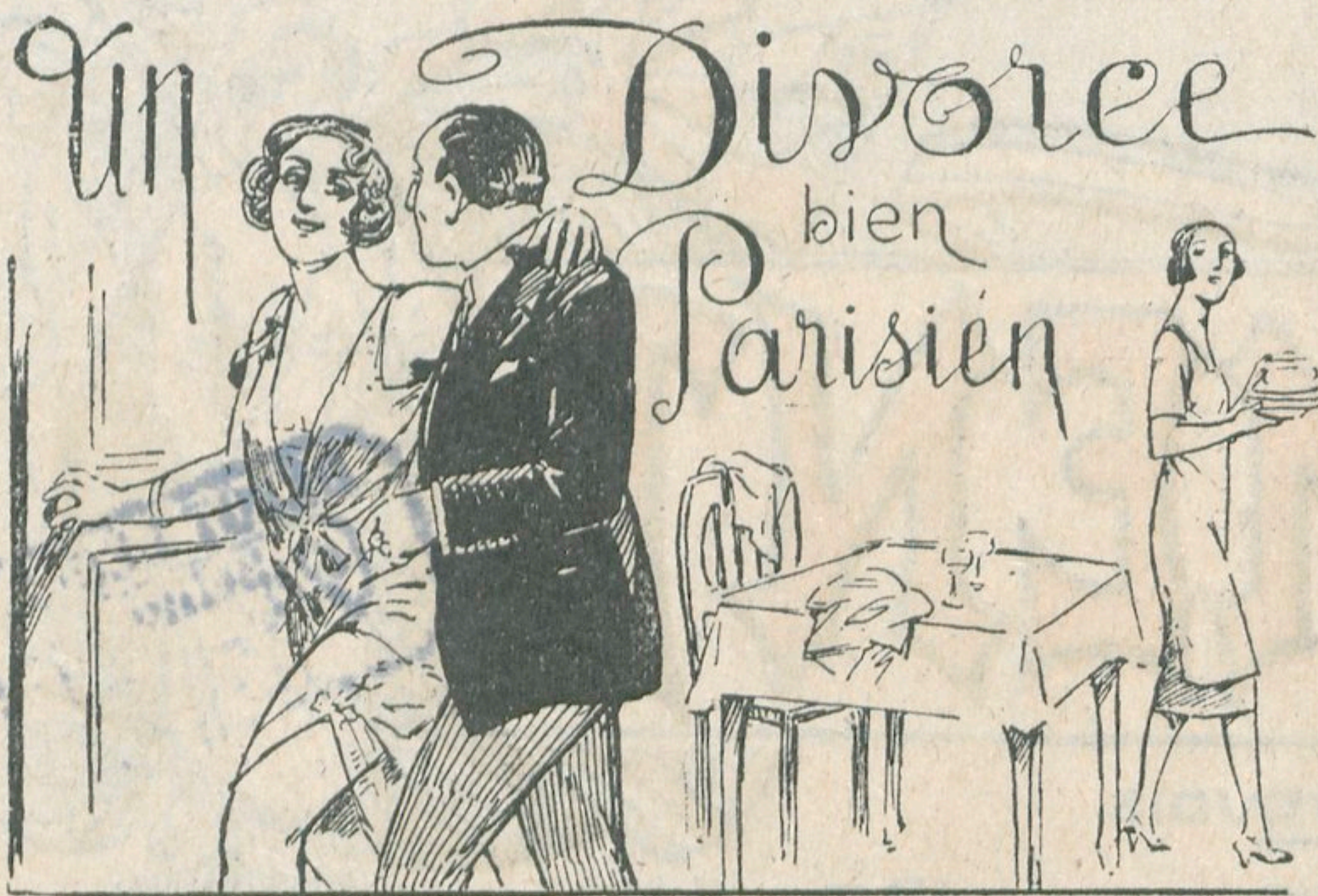
ADMINISTRATION :
3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).

On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste. — Compte chèque postal : 259-10.

UNE ROUBLARDE



— La bourrasque et le vent debout, il n'y a rien de tel pour faire valoir l'élégance d'une robe.



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS.
— Josette Guéry, née de la Cossonière, est une petite femme volontaire, éprise de tout ce qui est original. Si son mari la trompait, elle riposterait par une vengeance extraordinaire. Son amie Suzanne Garnot lui révèle que M. Guéry est infidèle, comme la plupart des maris, et elle précise qu'au moment où elle parle, il est chez sa maîtresse Miquette. Furieuse, Josette annonce des représailles immédiates.

IV

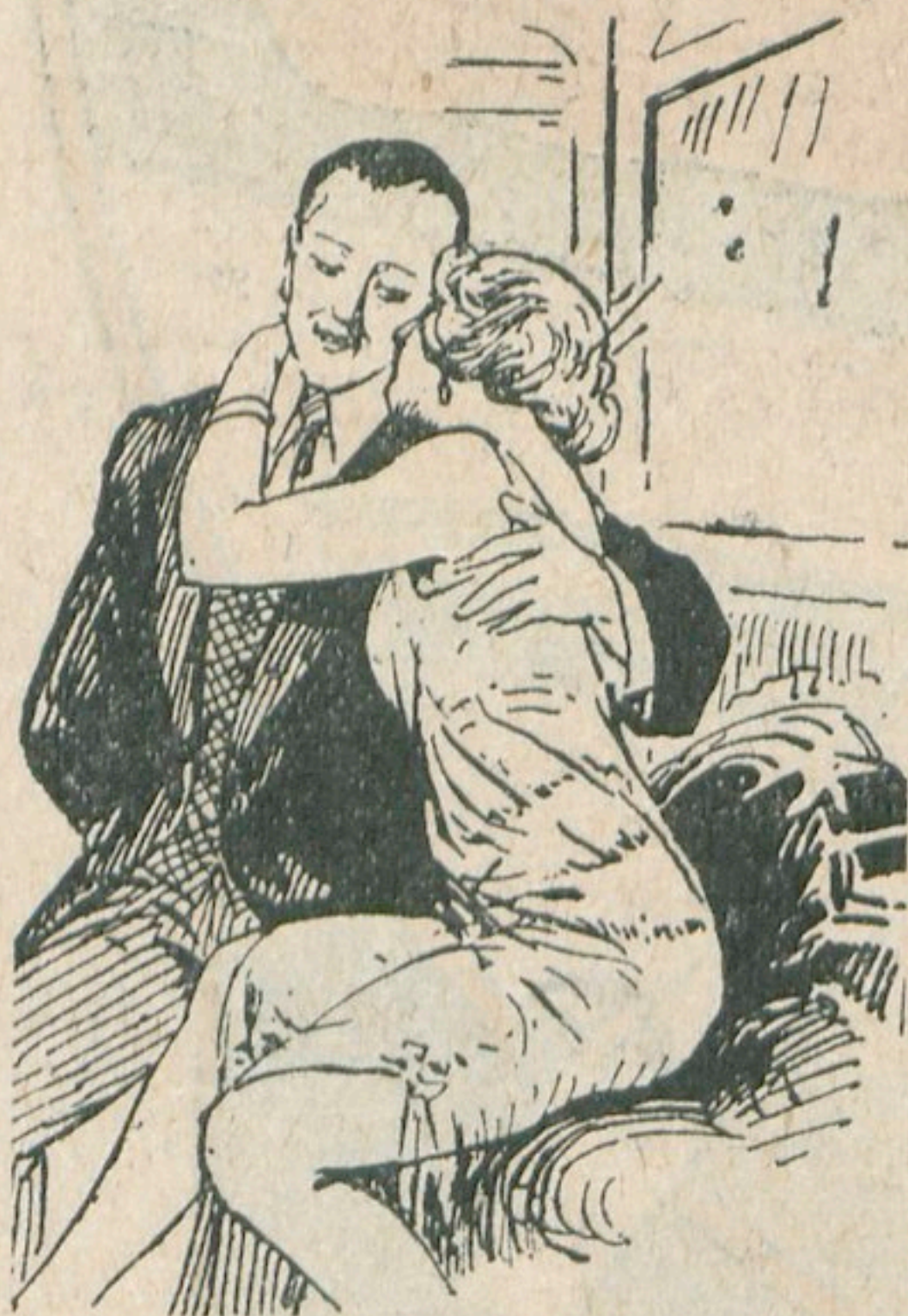
UNE APRÈS-MIDI D'AMOUR

André Guéry n'a pas été déjeuner avec Mazurot, ainsi qu'il l'avait annoncé à sa femme. Il a simplement averti son collaborateur de ce qu'il avait dit à Josette. Et il est allé demander à sa maîtresse, Miquette Arnal, si elle voulait de lui comme convive.

MIQUETTE, 30 ans, assez grande, des yeux gris-bleu, étranges, un petit nez retroussé, très amusant, et une admirable toison rousse, d'un roux authentique. Très potelée et l'allure lascive. — Ça, c'est une bonne surprise... qui efface bien des choses!... Je suis contente, je suis très heureuse. (Baise enthousiastes.)

ANDRÉ — Il y avait beaucoup de choses à effacer?

MIQUETTE. — Il y en avait une, une seule et ça suffisait... amplement!... Ton pneu d'avant-hier soir : « Ce que tu as fait aujourd'hui est parfaitement stupide. Si je n'avais pas gardé tout mon sang-froid, ta gerbe de fleurs jaunes m'aurait attiré les pires ennuis. Je ne comprends pas qu'une



— C'est parce que tu me sens amoureuse que tu es attaché à moi...

femme qui prétend aimer son amant et qui a oublié d'être soignée se conduit aussi bêtement. A un de ces jours. Je t'embrasse... (Avec un peu d'amertume.) Vraiment, il

faut être bien sûr qu'une femme vous aime, pour lui adresser un pareil billet...

ANDRÉ. — Ose me dire qu'il n'était pas mérité?

MIQUETTE. — Je ne le conteste pas!... Mais, après m'avoir expédié ce petit mot désagréable, tu n'as pas eu peur?

ANDRÉ. — Peur de quoi?

MIQUETTE. — Mais... est-ce qu'on n'a pas tout à craindre d'une maîtresse irritée?... Si j'avais envoyé à ta femme ce précieux autographe?

ANDRÉ. — Ah! Pas une seconde je n'ai envisagé... Non! Non! Une canaillerie de ce genre... Oh! Je suis bien sûr que tu en es incapable!

MIQUETTE, lui sautant au cou. — Ça, c'est chic!

ANDRÉ. — J'ai tort de penser tant de bien de toi?

MIQUETTE. — Ah! Tu sais bien que non!

ANDRÉ. — Je t'assure que j'ai été estomaqué, lorsqu'en rentrant avec ma femme j'ai trouvé chez moi cette fâcheuse gerbe jaune!

MIQUETTE. — Que veux-tu?... J'étais si en colère, quand tu m'as téléphoné!... Songe! Tu m'avais promis que nous passerions toute l'après-midi et peut-être même la soirée ensemble!... Ah! J'ai été vexée! J'ai eu soudain l'impression que je n'étais qu'un jouet pour toi... que je n'aurais pas dans ton cœur la moindre place...

ANDRÉ, attendri. — Pauvre Miquette!

MIQUETTE. — C'est vrai!... Pour un simple caprice de ta femme. Oh! Je devine ce qui s'est passé! Tu m'as téléphoné qu'elle avait des soupçons! (Haussant les épaules.) Des soupçons!... Avec les précautions que tu prends, il est impossible qu'elle en ait de sérieux!... Tu es d'une prudence! Donc ta femme n'avait pas de soupçons!... Seulement, elle s'est avisée, sans doute, pour voir la tête que tu ferais, de te dire: «Où vas-tu cet après-midi?... Au cercle? Ailleurs?... Eh bien, fais-moi donc le plaisir de rester avec moi... Tu sors trop depuis quelque temps!...» N'est-ce pas ce qui s'est passé?

ANDRÉ. — Pas tout à fait!

MIQUETTE. — Allons donc!... toutes les femmes font des réflexions semblables! Mais il n'y a que les hommes faibles, les hommes asservis, qui en tiennent compte!... Ah! vois-tu, il y a des moments où je suis très jalouse de la tendresse que tu as pour ta femme. Il me semble que tu l'aimes beaucoup plus que tu ne me l'as dit!... (Le regardant bien en face.) Pourtant, moi, tu m'aimes aussi un peu?

ANDRÉ, railleur. — Un tout petit peu!

MIQUETTE. — Tu te plais avec moi, puisque tu t'arranges à me voir un jour sur deux!... (L'enlaçant et appuyant sa tête sur son

épaule.) Oh! Je sais bien!... C'est parce que tu me sens très amoureuse que tu es attaché à moi... Et puis, enfin, je ne suis pas trop mal faite... Et dame, un homme est toujours flatté d'avoir à soi, bien à soi, une femme qu'il sent désirée par tous les hommes valides, voire même par les invalides...

ANDRÉ. — Les invalides? C'est à ton... vieil ami que tu songes?

MIQUETTE. — Oui! (Soupirant.) Ah! quel dommage que tu sois marié!

ANDRÉ. — Tu m'aurais demandé en mariage?

MIQUETTE. — Non! Mais je n'aurais été qu'à toi... à toi seul... (Souriant.) Il est vrai que je suis si peu à... mon ami...

ANDRÉ. — Alors?...

MIQUETTE. — Je me comprends! Si vous aviez été libres l'un et l'autre, je t'affirme que je ne t'aurais partagé avec personne! Ah! mais non!

ANDRÉ. — Parfait! Si nous avions été libres, nous nous serions enchaînés...

MIQUETTE. — L'un à l'autre!

LA BONNE, entrant. — Madame est servie.



— Vite! Vite! mes effets!...

MIQUETTE, cérémonieuse. — Votre bras, monsieur! Comme dans le grand monde!

ANDRÉ, lui offrant son bras. — Dites-moi, chère madame, si vous voulez me faire un gros plaisir, nous ne nous attarderons pas à table.

MIQUETTE. — Ah! Pourquoi?

ANDRÉ. — Pour que notre après-midi soit plus longue.

MIQUETTE, l'embrassant. — Tu es un amour.

ANDRÉ. — Madame, dans le grand monde, on ne s'embrasse pas dans la salle à manger.

MIQUETTE. — Veux-tu que nous passions tout de suite dans la chambre à coucher?

ANDRÉ. — Oh! Que penserait de nous votre valetaille?

MIQUETTE. — Sois tranquille! Notre déjeuner sera expédié... car c'est de toi seul que j'ai faim. Une heure plus tard.

MIQUETTE, ouvrant la porte de sa chambre. — Tu as vu le regard de Louise, quand je lui ai dit que nous ne prendrions pas de café et que je me suis levée de table...

ANDRÉ, amusé. — Oui! Il a été... expressif le regard de ta femme de chambre... expressif au point de friser l'indécence!

MIQUETTE. — Il semblait nous dire: «Eh bien, vous deux, vous n'allez pas vous embêter!»

ANDRÉ. — Et il y avait même un peu d'envie dans les yeux de Louise!

MIQUETTE. — C'est vrai! (Pensive.) C'est très bon de se sentir envié. On se rend mieux compte

de son bonheur... (Un temps.) Dis-moi... Je voudrais encore...

ANDRÉ, gentiment. — Qu'est-ce que tu veux encore, despote?

MIQUETTE. — Te poser une question... au sujet de ta femme!

ANDRÉ, ennuyé. — Oh!

MIQUETTE. — Oui! Oui! Je sais bien que j'ai tort, puisqu'il y a vingt minutes je t'ai formellement promis de ne plus te parler d'elle. Mais c'est la dernière, la toute dernière!

ANDRÉ, résigné. — J'écoute.

MIQUETTE. — Eh bien! voilà: je voudrais savoir si...

ANDRÉ. — Si?

MIQUETTE, embarrassée. — Je sais bien que presque tout ton cœur lui appartient... De cela je ne peux malheureusement pas douter... par contre, je me dis parfois que...

ANDRÉ. — Que?

MIQUETTE. — Que j'ai su mieux qu'elle conquérir tes sens!... Que je suis une maîtresse plus... plus complète!

ANDRÉ. — A question indiscreète pas de réponse!

MIQUETTE, câline. — N'est-ce pas que c'est vrai?... Je te jure que jamais plus je ne te demanderai...

ANDRÉ. — Oui, là! C'est vrai!

MIQUETTE, l'étreignant avec passion. — Ah! Je le savais, va!... Tu m'aurais répondu non que je ne t'aurais pas cru! Et, vois-tu? je vais devenir une maîtresse plus... plus... Enfin une maîtresse parfaite... une maîtresse rare... J'avais lu, il y a quelque temps, que les grandes courtisanes de l'antiquité avaient une science particulière de l'amour... qu'elles ne se contentaient pas de leurs inspirations... qu'elles étudiaient, qu'elles se documentaient dans certains livres... (Avec un regard brûlant de désir.) Et c'est une nouvelle maîtresse que tu vas tenir dans tes bras aujourd'hui!

ANDRÉ, troublé. — Folle!... Chère petite folle!

MIQUETTE. — Je t'ai à moi jusqu'à quelle heure?

ANDRÉ. — Jusqu'à six heures.

MIQUETTE. — Et il n'est pas deux heures! Bravo! J'ai le sentiment que cette après-midi sera notre meilleur souvenir.

ANDRÉ. — Que Cupidon t'entende!

Les voici au lit.

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

— Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu!

Je m'en rends compte à présent... Et c'est parce que je t'aime que je connais, lorsque tu me tiens, un bonheur... que je ne sais pas exprimer...

MIQUETTE, dans les bras de son amant, les yeux fermés. — Mon aimé!... Comme il fait bon sur ta poitrine... Je voudrais rester toujours ainsi... toujours. Avant toi, vois-tu, je n'ai aimé personne.

ANDRÉ, touché. — Mais si ! Tu l'exprimes très joliment !

MIQUETTE. — Non ! Je sens bien qu'il y a un abîme entre mes paroles et ma pensée... Et puis... (Un long coup de sonnette.) Qui est-ce qui se permet de sonner ainsi ?

ANDRÉ, inquiet. — Est-ce que ton ami ?

MIQUETTE. — Non ! Il est parti ce matin pour Lyon avec sa femme.

ANDRÉ. — Il a peut-être ajourné son voyage, à la dernière minute !

MIQUETTE. — Non ! Non !... (Nouveau coup de sonnette beaucoup plus long que le premier.) Ça, par exemple !

ANDRÉ. — Louise est donc sortie ?

MIQUETTE. — Non ! Mais elle a pour consigne de n'ouvrir à personne. Par conséquent on peut toujours sonner !...

ANDRÉ, agacé par la sonnerie qui continue. — Ça devient exaspérant !

MIQUETTE, énervée. — Oui ! (On frappe légèrement.) Entrez !

LOUISE, paraissant. — Est-ce qu'il faut ouvrir, madame ?

MIQUETTE. — Pourquoi ?... Ne vous ai-je pas dit ?... (La sonnerie cesse.) Tenez ! vous voyez ?... On s'est lassé.

Tous les trois ils demeurent immobiles, tendant l'oreille. Alors, dans le grand silence, une voix grave commande : « Au nom de la loi, ouvrez ! » cependant qu'une poigne vigoureuse secoue la porte d'entrée.

ANDRÉ, livide. — Oh ! MIQUETTE, abasourdie. — Eh bien !

ANDRÉ, sautant à bas du lit. — Vite ! Vite ! Mes effets !... Passe-moi mes effets... Aidez-moi toutes les deux !... Je vais filer par l'escalier de service !

MIQUETTE, interdite. — L'escalier de service ?... Mais tu sais bien qu'il n'y en a pas dans la maison !

ANDRÉ. — Ça y est ! Je perds la tête ! (Effondré.) Alors... Alors...

MIQUETTE. — Allez ouvrir, Louise ! Il est inutile de provoquer un plus grand scandale, en nous obtenant à...

(Louise sort.)

ANDRÉ. — C'est inouï !... Absolument inouï !

MIQUETTE, stupéfaite. — Oh !

ANDRÉ. — Tu vois ! Quand je te disais que ma femme avait des soupçons !

On frappe, MIQUETTE. — Entrez !

LOUISE, paraissant. — C'est un chasseur qui a apporté une lettre pour monsieur.

MIQUETTE, sursautant. — Un chasseur ?

ANDRÉ. — Ce n'est pas le commissaire ?

MIQUETTE. — Eh bien, il en a du toupet celui-là !

LOUISE. — Il peut ! Il m'a dit qu'il avait reçu cinquante francs pour porter ce mot.

ANDRÉ, qui a décacheté fébrilement. — Oh ! nom de Dieu ! Oh ! nom de Dieu !

MIQUETTE, lui prenant la lettre et lisant. — Pendant que tu te pâmes dans les bras de ta grue, moi, je goûte dans ceux de Grégoire Biron la joie des repréailles.

JOSETTE.

ANDRÉ, s'habillant en hâte. — Oh ! Bon Dieu de bois de bon Dieu de bois !

MIQUETTE. — Mais ne t'affole pas, voyons ! Ce n'est pas vrai !... Ta femme t'a écrit ça pour te faire peur... pour te couper l'inspiration ! Mais...

ANDRÉ, trépidant. — Ah ! Tu ne la connais pas !... Elle est capable des pires folies !

MIQUETTE. — Où vas-tu aller ?

ANDRÉ. — Je ne sais pas !... Chez moi !... ou chez Grégoire !...

Grégoire, c'est son cousin !... Elle allait se fiancer à lui, quand elle m'a rencontré... Alors, tu comprends...

MIQUETTE. — Ce que je comprends, c'est que ta femme te tend un piège !... Si tu rappiques, c'est que tu as reçu sa lettre, c'est que tu étais chez moi, et, par conséquent, que tu es coupable !...

ANDRÉ, réfléchissant. — Au fait !

MIQUETTE. — Reste donc !

ANDRÉ. — Non ! Non !... Ton raisonnement est peut-être juste ! Mais je suis sûr de ne pas me tromper, en affirmant que les plus déconcertantes excentricités peuvent tenter ma femme !

MIQUETTE, dépitée. — Eh bien, elle est jolie cette après-midi d'amour, dont j'attendais tant de joie !

ANDRÉ, entilant son gilet. — Ah ! tu peux parler de tes pressentiments !... (Ricanant.) Ah ! Ah ! (Nouant nerveusement sa cravate.) Dire qu'en ce moment je suis peut-être cocu !

(A suivre.)

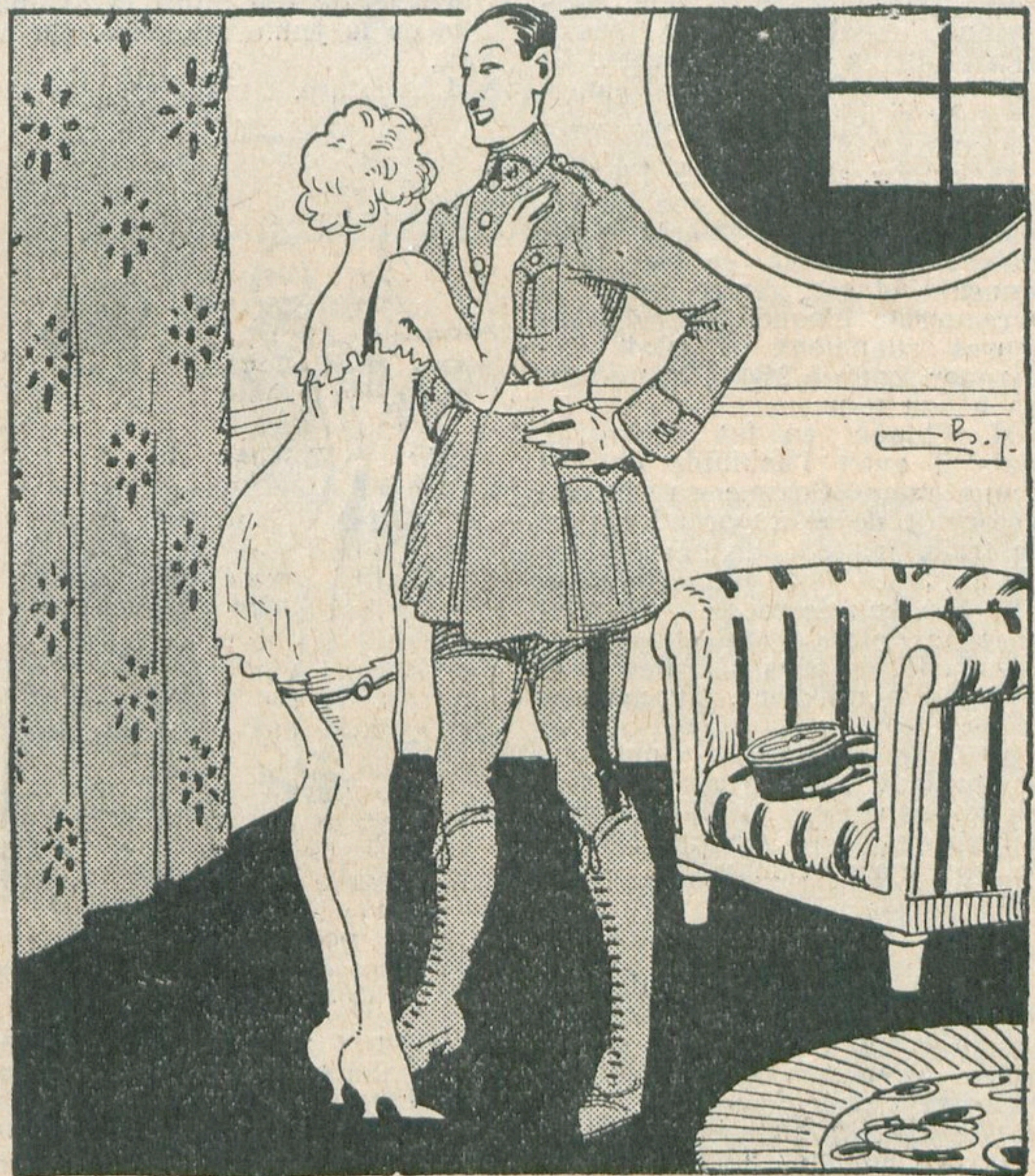
E.-G. GLUCK.

AUDITION



— Vous avez déjà joué la comédie ?
— Un peu... j'ai mis trois marchands de blé sur la paille !

SIMPLE REMARQUE



— Tu m'embrasses chaque fois que tu as besoin d'argent...
— Trouves-tu que je ne t'embrasse pas assez souvent ?

DEMANDEZ AUJOURD'HUI chez votre libraire le n° 41 des FILMS D'AMOUR qui pub. ent

LE MAITRE DE L'AMOUR

LES FILMS D'AMOUR

publient TOUS les JEUDIS des romans tirés des films passionnés les plus célèbres.

En vente partout : 50 C^{cs}. Le volume illustré, de 52 pages sous élégante couverture en couleurs.

Envoi franco contre 0 fr. 65 adressés à l'administration des FILMS D'AMOUR, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e). Aucun envoi contre remboursement.

LES FILMS D'AMOUR

sont écrits dans un style soigné, en une forme attachante et comportent toutes les situations qui se trouvent dans les drames et comédies d'amour de la vie réelle.

VIENT DE PARAITRE :

UN ROMAN SENSATIONNEL

MESSALINE ET SES AMOURS

par Jean DAGRAIVES

Un pur amour fleurit parmi l'orgie romaine.

En vente partout : 3 fr. 50

Le volume luxueusement illustré. Couverture en couleurs.

Envoi franco contre la somme de 4 francs adressée à l'administration de « MON CINÉ » 3, rue de Rocroy, Paris (X^e). — Aucun envoi contre remboursement.



Dès que six heures sonnèrent, heure fatidique, M. Floque se hâta de sortir de son bureau et de prendre le chemin de son domicile. Un joli soleil de printemps dorait Paris. On aurait dit que la ville entière venait d'être passée au brillant belge tant elle reluisait. Tous les passants semblaient amoureux. Quant aux passantes... Tenez ! si vous voulez, n'en parlons pas ! Elles étaient si aguichantes que nous serions capables, nous aussi, d'en avoir la tête à l'envers. Et c'est une position bien incommode pour raconter une histoire ou l'écouter.

De retour chez lui, M. Floque, le cœur en fête, changea de vêtement, se fit beau et crut l'être, malgré sa calvitie, sa face bouffonne et son ventre replet de bureaucrate cinquantenaire. Sept heures sonnaient. Il allait s'échapper lorsque Mme Floque rentra à son tour.

M. Floque en fut contrarié. Mais il avait l'habitude de ces contretemps. Comme sa femme s'étonnait de le surprendre rasé de frais, jaquette de neuf, il expliqua :

— Je viens de recevoir un télégramme de mon ami Durand. Il passe deux jours à Paris et m'attend pour dîner. Tu m'excuseras.

Mme Floque, après vingt ans de mariage, était rompue à toutes les soumissions. Elle excusa, mit un chaste baiser sur le front de son mari et murmura seulement :

— Sois raisonnable, ne rentre pas trop tard.

Enfin libre, M. Floque descendit l'escalier d'un pas rapide. Quand il fut dehors, son contentement le poussa même à siffler un refrain de café-concert. Bref, M. Floque semblait le plus heureux des hommes à l'idée de retrouver son ami Durand. Et pourtant son ami Durand n'existait pas.

Du moins, il n'existait que dans ses discours de M. Floque et dans l'imagination trop crédule de son épouse. C'était une in-

vention de ce mari volage, une combinaison machiavélique qui lui permettait, de temps à autre, de s'offrir une petite fugue.

M. Floque, en effet, après des années de fidélité méritoire, avait fait la connaissance d'une jeune personne qui répondait au nom euphonique de Flora et remplissait la haute fonction sociale de piqueuse de bottines. Peut-être fut-ce la figure boutonnière du bureaucrate qui attira la sympathie de la jeune piqueuse. On ne sait.

L'aventure, malheureusement,



— Je viens de recevoir un télégramme de mon ami Durand.

n'était pas sans difficultés. Sans être jalouse ni soupçonneuse, Mme Floque se méfiait de ce qui pouvait troubler l'existence, toujours si calme, de son mari. Celui-ci ne trouva qu'une solution. Il créa de toutes pièces son ami Durand.

Son ami Durand, disait-il, était un camarade de régiment que le hasard avait remis sur sa route. Son ami Durand habitait en pro-

vince et vendait des chaussures (ô réminiscence !). Il venait souvent à Paris pour ses affaires et, chaque fois, donnait rendez-vous à Floque pour passer la soirée de compagnie. Mme Floque, facilement convaincue demanda de nouveaux détails. M. Floque dut préciser : son ami Durand était veuf et très galant (c'est pourquoi on craignait de le présenter à Mme Floque). Il était chauve, blond et barbu. Il souffrait de rhumatismes. Il aimait la langouste.

Au bout de six mois de mensonges si méticuleux, Mme Floque aurait reconnu M. Durand si elle l'avait rencontré dans la rue.

Grâce à ce stratagème, M. Floque passait, hors du domicile conjugal, des heures aussi délicieuses que coupables. Ce soir encore, il s'appropriait à les savourer comme il convient.

Pour ne pas en perdre une minute, il hêla un taxi et se fit conduire au restaurant où Flora devait le rejoindre selon la coutume. Il ne l'y trouva pas. Il attendit en vain, se décida à dîner, solitaire et maussade, prolongea le guet jusqu'à la fermeture de l'établissement. Pour la

première fois la jeune piqueuse manquait de parole. Ce pauvre M. Floque, inquiet autant que vexé, imagina les pires catastrophes. Mais allez donc éclaircir ce mystère ! Flora était une jeune fille sage, habitant en famille, étroitement surveillée. Elle le lui avait dit et il l'avait cru. M. Floque n'avait plus qu'à rentrer chez lui. C'est ce qu'il fit la tête basse.

Comme il glissait la clef dans la serrure, la porte s'ouvrit et, dans le vestibule brillamment éclairé, Mme Floque apparut. Un sourire mystérieux plissait ses lèvres. Elle dit à mi-voix :

— Tu n'as pas rencontré ton ami Durand ?

La stupéfaction fit chanceler le brave homme. Il s'appuya au mur et balbutia :

— Ah bah ! tu sais...

— Oui, je sais ! affirma Mme Floque.

— Et comment le sais-tu ?

Elle prit un temps, comme au théâtre, et laissa tomber ces mots redoutables :

— Parce que ton ami est ici, depuis deux heures à l'attendre.

M. Floque se laissa choir sur le coffre à bois.

— Allons ! allons ! dit sa femme, dépêche-toi. Il est au salon et peste contre toi !

— Mais... mais...

— Un vieil ami comme lui, ce n'est pas chic de ta part.

— Je... je...

Mme Floque était une forte femme. Elle empoigna son époux par les épaules et le remit sur pieds. Le pauvre homme sentit une sueur froide glacer ses tempes. Mais l'autre, impitoyable, le poussa devant elle, ouvrit la porte du salon et s'écria :

— Soyez heureux, monsieur Durand, voici mon mari !

Un homme chauve, blond et barbu (tel, en un mot, que M. Floque l'avait décrit au gré de son imagination fantasque), s'avança, la main tendue, le

sourire aux lèvres. Mais brusquement sa mine radieuse se transforma.

— Que veut dire cette plaisanterie ? fit-il d'une voix courroucée. Je ne vous connais pas, vous n'êtes pas M. Dumoulin !



— Tu n'as pas rencontré ton ami Durand ?

Il y eut un silence pénible. Mme Floque expliqua enfin :

— M. Dumoulin habite l'appartement au-dessus du nôtre.

Et son mari ajouta :

— Moi, je suis M. Floque.

— Je me suis trompé d'étage, grogna M. Durand. Pourquoi ne m'avez-vous pas prévenu ?

Mme Floque était la seule à conserver son sang-froid.

— A qui la faute ? répliqua-t-elle. Vous entrez ici en disant :

« Je suis M. Durand, l'ami de votre mari. » Je vous reçois aussitôt, je vous fais attendre, je vous tiens compagnie. Pas une fois, vous ne vous informez de notre nom. Cette intrusion chez nous manque de tact. S'il y a un sot ici, ne cherchez pas où il est...

Mais déjà, M. Durand avait filé, rageur, claquant la porte.

Quand le ménage se retrouva seul, Mme Floque vit son mari écroulé dans un fauteuil, pâle, languissant.

— Pauvre chou ! fit-elle. On voit que tu aimes ton ami Durand, le vrai ! L'erreur de cet imbécile t'a porté un coup...

— Un coup terrible ! avoua M. Floque.

Celui-ci avait horreur des émotions. Deux dans la même soirée étaient trop pour lui. Et puis des remords peut-être, l'assailirent. Il conclut :

— Ce Durand est idiot, mais l'autre, mon ami, est un mufle. Il m'a laissé tomber ce soir. Je n'irai plus jamais à ses rendez-vous !

Le lendemain même, M. Floque changeait de maîtresse. Elle s'appelait Valentine, celle-là, et prétendait gagner sa vie honnêtement, en collant des bandes pour les journaux. Et, pour aller la retrouver, de temps en temps, M. Floque inventa un nouvel ami, un ami qui s'appelait simplement M. Dubois.

ROGER RÉGIS.

Dans la COLLECTION VAUDEVILLE

Romans d'amour les plus gais, les plus comiques, les plus passionnés, les mieux illustrés.

Vient de paraître :

LES AMOURS DE TRINGLE ET Cie

En vente partout : 50 centimes.

Envoi franco contre la somme de 0 fr. 65 adressée à l'Administration du RÉGIMENT, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.

LE RIRE GAULOIS, LE RIRE RABELAISIEU, LE RIRE INEXTINGUIBLE

LE RIRE sous ses formes les plus variées et les plus abracadabrantes, vous le trouverez à chaque page en lisant tous les dimanches

LA VIE DE GARNISON

Le numéro : 45 CENTIMES. - En vente partout.

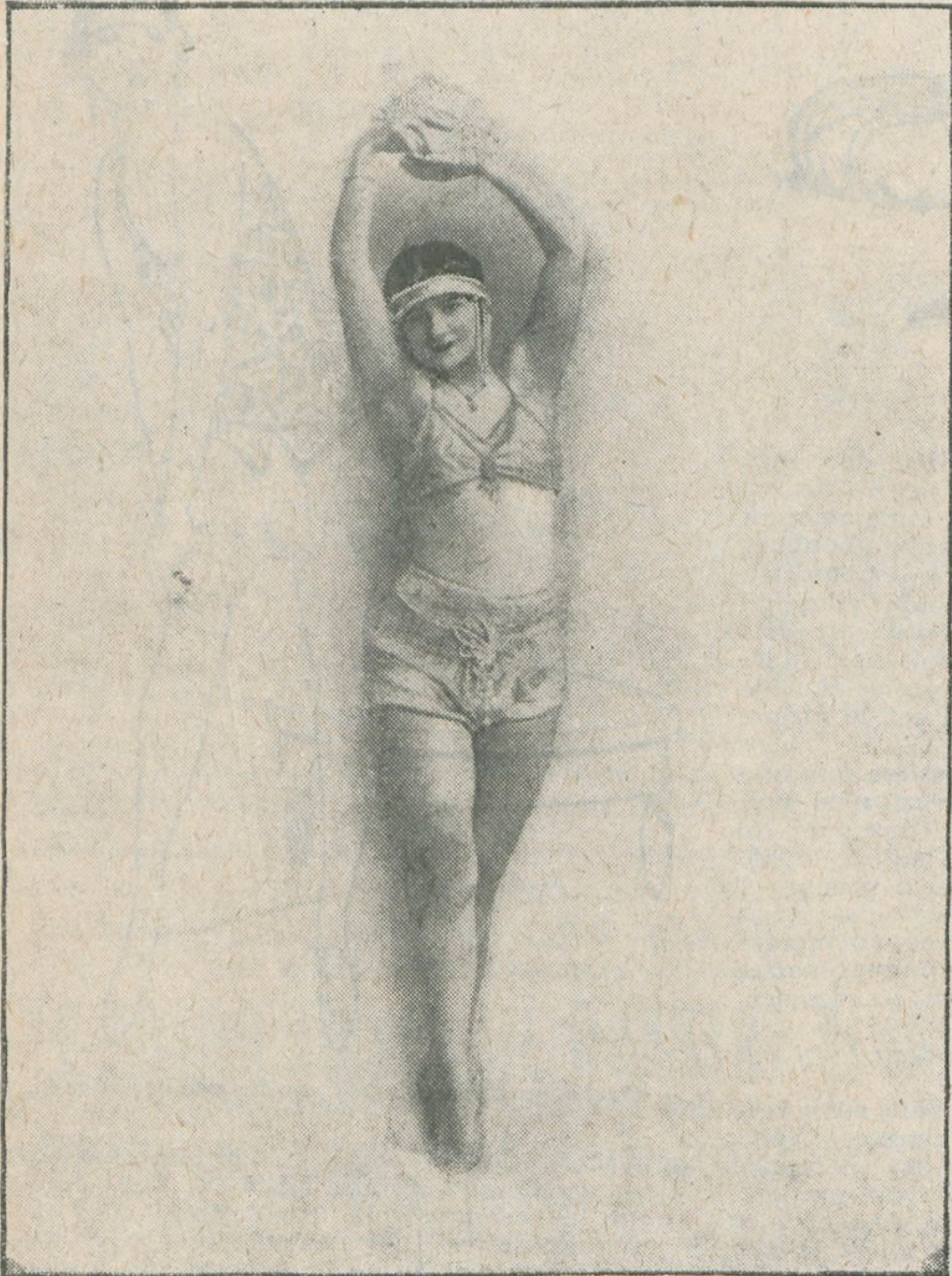
NOS ARTISTES PARISIENNES



Mlle LUCETTE RAYMOND, DE BATACLAN.



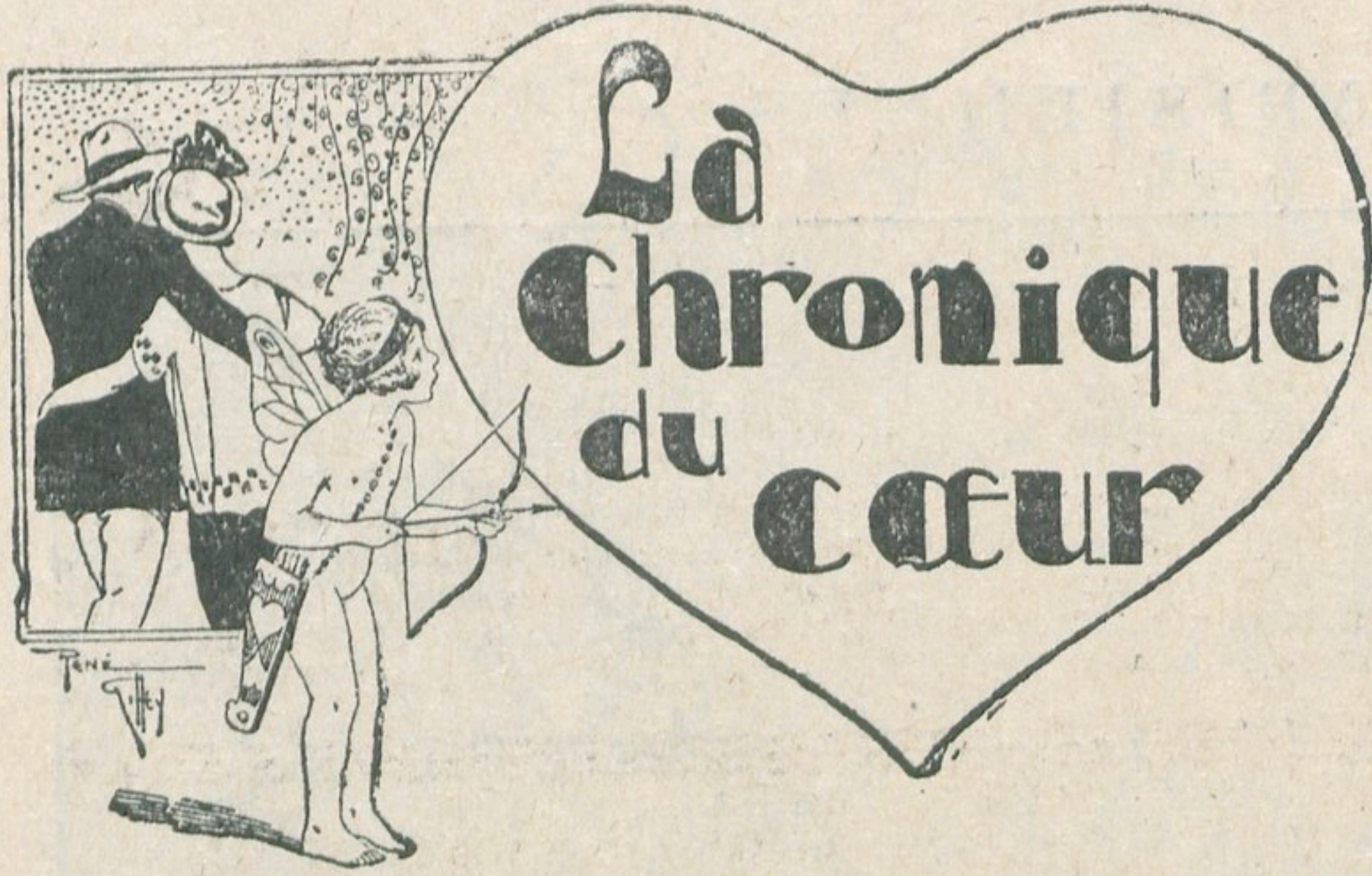
Mlle CHADEUIL, DU CASINO DE PARIS.



Mlle RIEUX, DU MOULIN-ROUGE.



(Photos WALERY.) Mlle YVONNE PRINTEMPS ET SACHA GUITRY.



LE CHOIX D'UN AMANT

AGE DIFFICILE

Lettre à un quinquagénaire.

Votre lettre, monsieur, m'a communiqué beaucoup de cette mélancolie que vous éprouviez quand vous l'avez écrite. Lorsque j'ai conseillé à une lectrice qui hésitait entre trois hommes, de prendre pour amant celui qui avait quarante et un ans, vous avez trouvé fort légitime de ne point me voir prendre en considération le plus jeune des candidats, mais vous avez été froissé de ma désinvolture à écarter si rapidement le plus âgé. Et vous m'avez exprimé votre déception avec une éloquence attristée.

Vous me confiez que, malgré vos cheveux gris, votre patte d'oie et votre demi-siècle qui ne courbe nullement vos épaules, vous êtes encore le héros de nombreuses bonnes fortunes et que vous n'avez jamais eu aussi pleinement conscience de donner à vos maîtresses les joies physiques et morales, qu'elles n'ont pu obtenir de maris ou d'amants plus jeunes. Et m'affirmant qu'à quarante ans vous étiez certainement moins adroit, moins indulgent et moins tendre qu'aujourd'hui, vous regrettez que je ne sois prononcé si vite, et me certifiez que j'ai commis une erreur.

Vos observations, monsieur, m'ont touché, mais elles ne m'ont pas fait changer d'avis. Et certaines des aventures que vous m'avez contées, loin d'ébranler ma conviction, l'ont au contraire consolidée. J'ai l'assurance, maintenant, que vous êtes beaucoup moins un amant qu'un consolateur.

Vous avez eu, me dites-vous, pour maîtresse, l'an dernier, une blonde enfant de vingt ans, que la trahison d'un mari de vingt-quatre avait jetée dans un abîme de désespoir et qui en sortit pour se jeter dans vos bras. Ainsi que vous l'avez noté avec une clairvoyance dont je vous complimente, elle fut attentive à vos prévenances, parce qu'elle sentait que vous compatissiez sincèrement à sa peine. Après avoir trop aimé l'être odieux qui l'abandonna, elle ressentait à son insu le besoin d'être



Une blonde enfant de vingt ans.

à son tour aimée. Vous étiez là. Elle fut à vous. Et je suis bien certain que ses baisers furent sincères.

J'ajoute que si des hommes jeunes s'étaient offerts à adoucir son chagrin, elle les eût sans doute repoussés avec indignation, car, avec cet esprit injuste de généralisation que nous avons quand nous souffrons, elle se fût imaginée qu'ils étaient tous capables des mêmes turpitudes que son déplorable époux.

Elle vint à vous, parce que vous lui plaisiez et aussi parce que certainement votre âge lui

donnait une reconfortante impression de sécurité : il serait, n'est-ce pas? invraisemblable qu'un amant de cinquante ans courût le cotillon, quand il a la charmante



... D'amoureux quinquagénaires sont là

aubaine de posséder une gamine de vingt printemps.

Oh ! je suis certain que votre amie a connu grâce à vous des joies réparatrices, un bonheur calme et doux qui a, peu à peu, engourdi sa douleur et a fini par en faire quelque chose de très lointain, dont on peut se souvenir sans danger. Mais, après quelques mois de félicité tranquille, elle vous a laissé, avec cette belle ingratitude, me dites-vous, qui est le propre des maîtresses très jeunes.

Comme ce n'était pas la première fois que pareil mécompte vous arrivait, vous n'en avez pas été affecté outre mesure. Vous avez du reste été bien vite accaparé par un noble souci : vous vous êtes appliqué à prouver à une jeune épouse, que s'il existe des maris solides mais d'une inexpérience amoureuse déconcertante, d'amoureux quinquagénaires sont là pour suppléer à leur insuffisance. Bravo !

Mais, une fois de plus, vous avez été un consolateur.

C'est la curiosité qui a amené dans votre garçonnière cette désabusée du mariage. Après être demeurée quelque temps incrédule, quand vous lui juriez que le devoir conjugal peut n'être pas une corvée, elle s'est décidée à tenter une expérience que la loi et la morale lui interdisaient. Et elle ne s'est point repentie d'avoir mordu au fruit défendu.

Tout cela, évidemment, est à votre honneur, et je ne doute nullement que bien des hommes de cinquante ans ne connaissent assez souvent de semblables chances.

Seulement, je me refuse à les appeler des amants.

L'amant, c'est celui qui a conquis une femme, dont aucune désillusion n'avait affaibli la défense. C'est celui qui a été choisi pour sa séduction, et non point parce qu'un hasard propice le fit rencontrer à une heure trouble.

Or, vous avez dépassé l'âge où un homme peut encore espérer bouleverser les femmes. Vous êtes à l'âge difficile, où il serait sage d'envisager une retraite prochaine. Vous seriez un peu ridicule, si vous prétendiez avoir, dans l'éternelle comédie de l'amour, un rôle de premier plan. Vous ne pouvez plus être un jeune premier, mais vous pouvez, de façon honorable, tenir l'emploi du raisonneur galant, du monsieur qui connaît la vie, de l'amie des femmes, celui à qui elles se donnent, en se disant que « ça ne compte pas ».

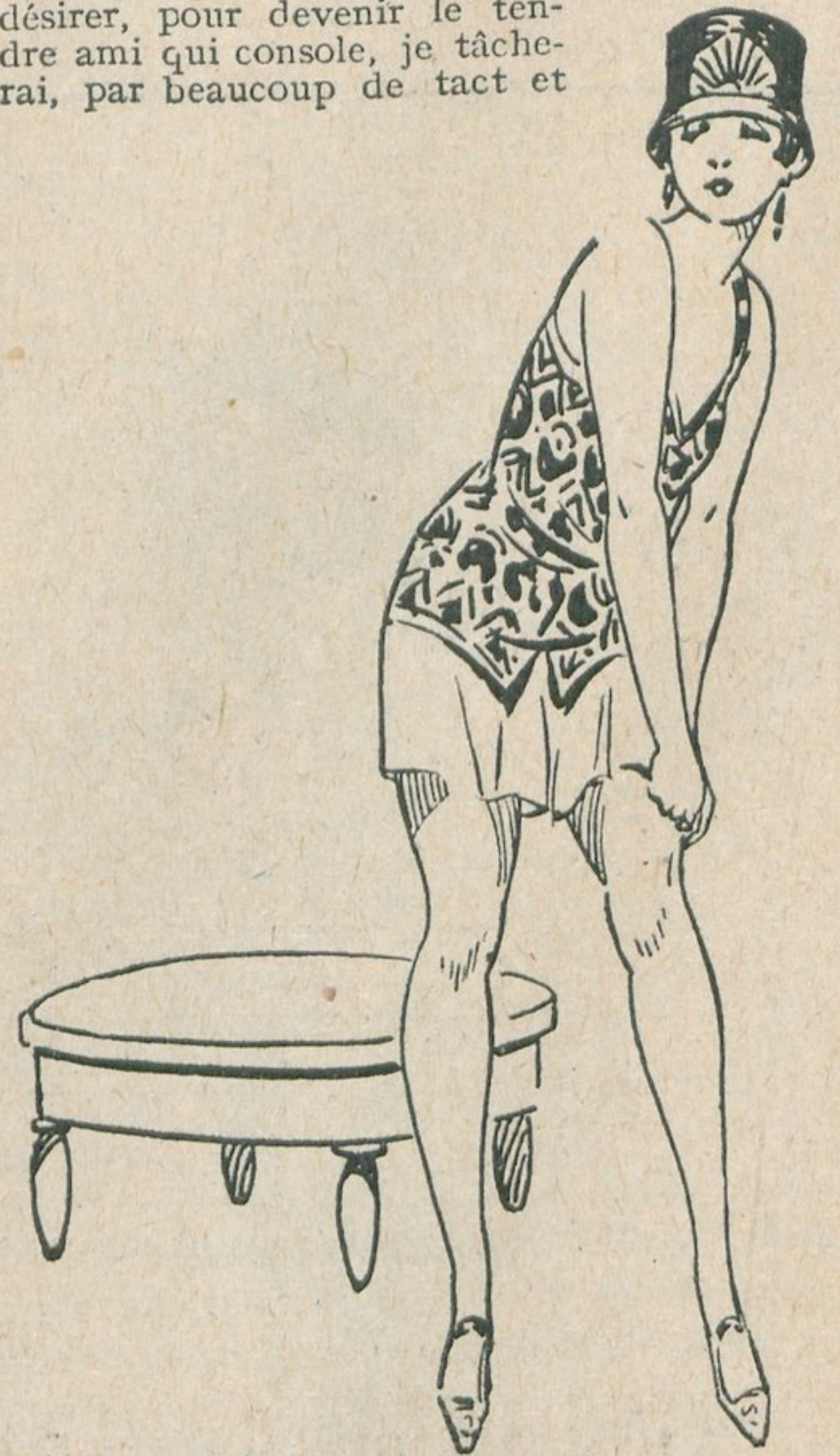
Ça compte du reste beaucoup plus, parfois, qu'elles ne l'ont prévu. Instinctivement, les hommes de cinquante ans musclent leur égoïsme. Ils ne réclament plus de la joie. Ils en donnent. Et c'est là leur meilleur bonheur. Les regards reconnaissants de leurs maîtresses sont leur plus douce récompense. Et lorsqu'ils sont doués de quelque perspicacité, ils devinent qu'elles se disent : « Ah ! quel dommage de ne pas l'avoir connu plus tôt !... Quel dommage qu'il n'ait pas dix ans de moins ! »

Le malheur, c'est que trop souvent les quinquagénaires s'illusionnent sur la longueur du beau roman qu'ils vivent. Ils se figurent qu'il est en plusieurs volumes. Hélas ! Il n'est jamais qu'une mince plaquette de quelques pages.

Ne croyez pas, monsieur, que je vous dise toutes ces vérités pénibles, pour la puérile satisfaction de vous démontrer que j'ai raison. Ce n'est pas sans un serrement de cœur que je les énonce, car j'approche à grands pas de cette cinquantaine si redoutée, et, en vous catéchisant, j'ai conscience que je m'adresse à moi-même un sermon salutaire.

Je vous remercie de m'avoir écrit, car vous m'avez ainsi obligé à méditer sur l'homme que je serai demain, et je vais mettre à profit mes derniers jours de lucidité complète, pour essayer de me tracer une ligne de conduite que je m'efforcerai de suivre.

Lorsque je me résignerai à n'être plus l'amant qu'on peut encore désirer, pour devenir le tendre ami qui console, je tâcherai, par beaucoup de tact et



— Quel dommage qu'il n'ait pas dix ans de moins !...

d'adresse, de prolonger cet ultime chapitre de ma vie amoureuse. Dans ce but, j'éviterai les erreurs que commettent tant de quinquagénaires. Je n'exhiberai pas ma jeune maîtresse. Je ne chercherai pas à susciter l'envie des gens de ma génération, en

faisant étalage de ma veine. Non point certes par pure bonté d'âme, mais par simple prudence, afin qu'au restaurant, en voyage, ou au café, le hasard m'ayant placé à côté d'un sympathique gaillard, ma compagne ne s'avise pas d'une comparaison désastreuse. Dans l'appartement où je la recevrai, jamais la lumière crue du jour n'entrera, du moins quand la bien-aimée sera là. D'épais abat-jour de soie atténueront, le soir, l'éclat des lampes électriques. Je ferai en sorte de me trouver toujours dans une pénombre favorable, qui dissimulera mes imperfections physiques. L'image que mon amie emportera de moi sera une photographie habilement retouchée, si bien que, lorsque dans la rue elle croisera quelque rival possible, elle hésitera peut être à tromper le vieil amant, doux et câlin, dont la

tendresse est un hommage très agréable. Voilà, monsieur, ce que je compte faire. Car je n'ai pas l'outrecuidance d'écrire : ce que je ferai. Je sais trop quel large fossé sépare nos projets de leur réalisation.

D'ailleurs, qui me dit que dans quelques années, je ne penserai pas que c'est vous qui aviez raison contre moi, que cinquante ans c'est l'âge où l'homme atteint son maximum d'adresse amoureuse, où il est normal qu'il soit encore aimé?

Notre imagination nous met sur le nez des lunettes aux verres magiques, qui nous font voir la vie sous de riantes couleurs. Sans cesse, d'invisibles mains rapiècent le voile déchiré de nos illusions premières. D'in vraisemblables espoirs naissent en nous, qui nous redonnent le goût de vivre, à l'instant même où nous

souhaitions le grand repos définitif. Et quand, par extraordinaire, notre esprit est à court de beaux songes, une aide suprême et toute-puissante nous arrive : le mensonge, le prestigieux mensonge qui console et qui grise. Car, c'est une justice à nous rendre, nous avons le mérite de nous mentir à nous-mêmes aussi adroitement que nous mentons aux autres.

GILBERT DEMAREST.

M. Gilbert Demarest accueillera avec joie toutes les confidences. Il les commentera, lorsqu'elles lui sembleront susceptibles d'intéresser notre public. Il répondra par lettre, à l'occasion, aux questions qui lui seront posées. Et il s'efforcera d'être un conseiller très sûr.

LA DIRECTION.

LES LANGAGES DE NOTES DE MUSIQUE



L'INUTILE QUESTION



— Chéri, je t'ai attendu toute la journée d'hier! Es-tu venu?

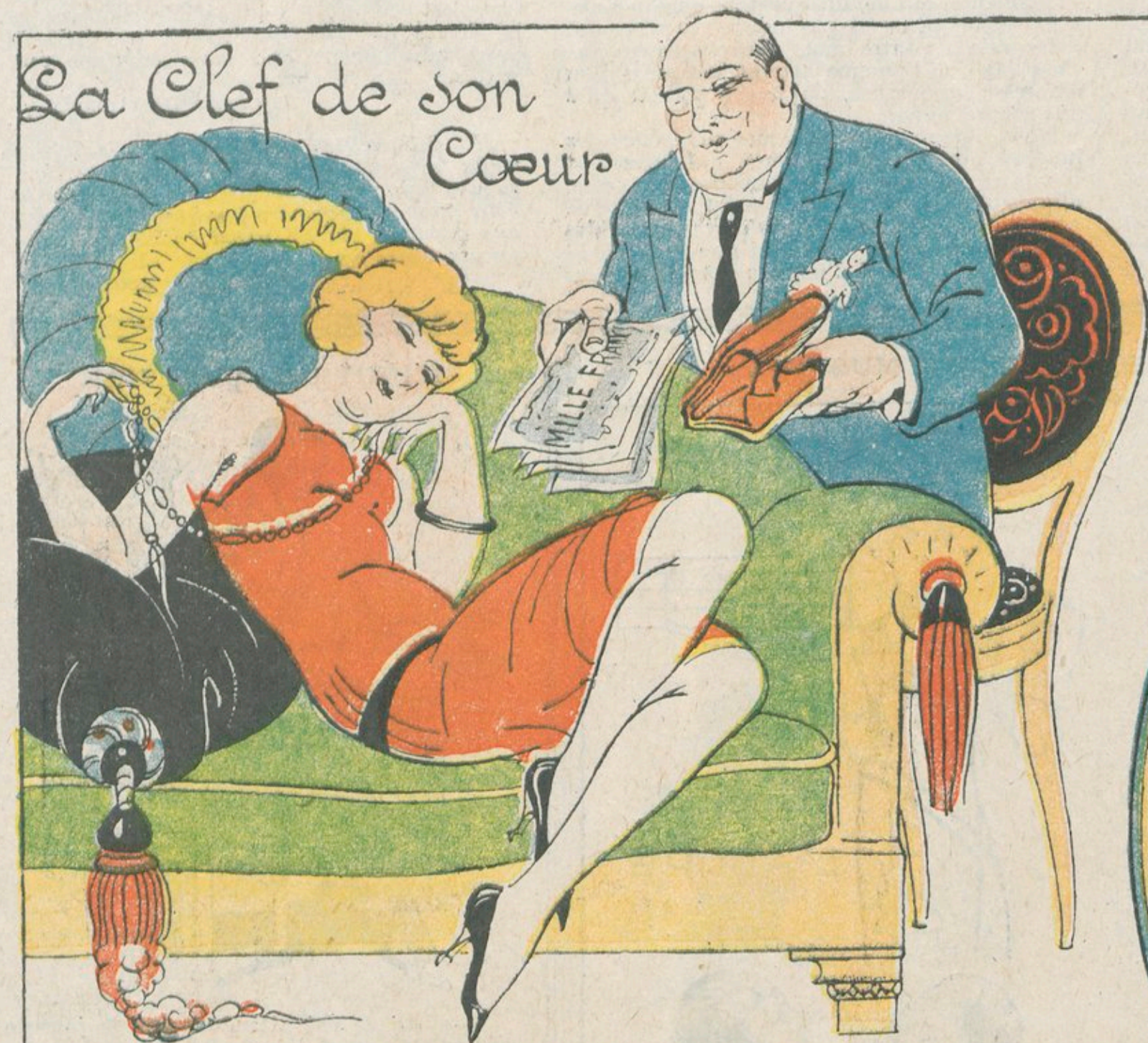
AU BALCON



— Regardez, mon ami, le superbe point de vue que l'on a d'ici.
— En effet.

DEMANDEZ PARTOUT CETTE SEMAINE :
Le Numéro 121 du **FILM COMPLET**
QUI PUBLIE UN CINÉ-ROMAN COMPLET :
LE GRAND AMOUR DE DOROTHY VERNON
En vente partout - Le numéro : 25 centimes.
Envoi franco contre la somme de 0 fr. 30 envoyée à l'Administration du **FILM COMPLET**, 3, rue de Rocroy, PARIS (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.
A partir du Jeudi 26 Mars, le *Film complet* paraîtra deux fois par semaine (le Jeudi et le Dimanche).

COLLECTION ROSE-FRANCE
POUR ÊTRE JOLIE, par le Dr Mestadier.
L'ART DE PLAIRE, par la C^{ss}e d'Avigné.
MILLE SECRETS DE BEAUTÉ, par la D^{ss}e Simson.
LES SECRETS DE L'ÉCRITURE, par Énigma.
LE SAVOIR-VIVRE MODERNE, par Nicole.
Chaque volume : 5 francs.
Envoi franco contre 5 francs adressés à l'Administration du **RÉGIMENT**, 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).
Aucun envoi contre remboursement.

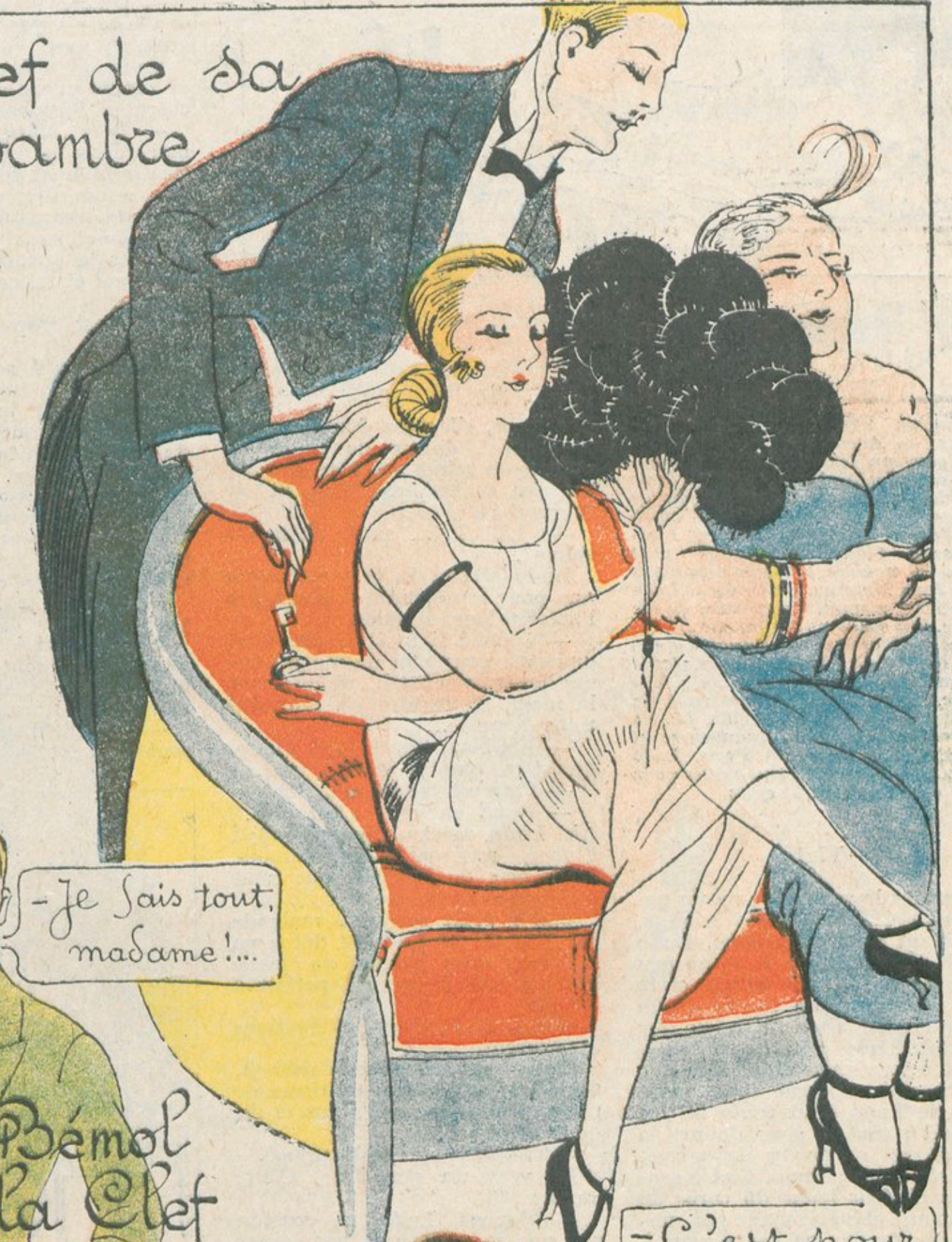


La Clef de son Cœur



LES CLÉS

La Clef de l'Enigme

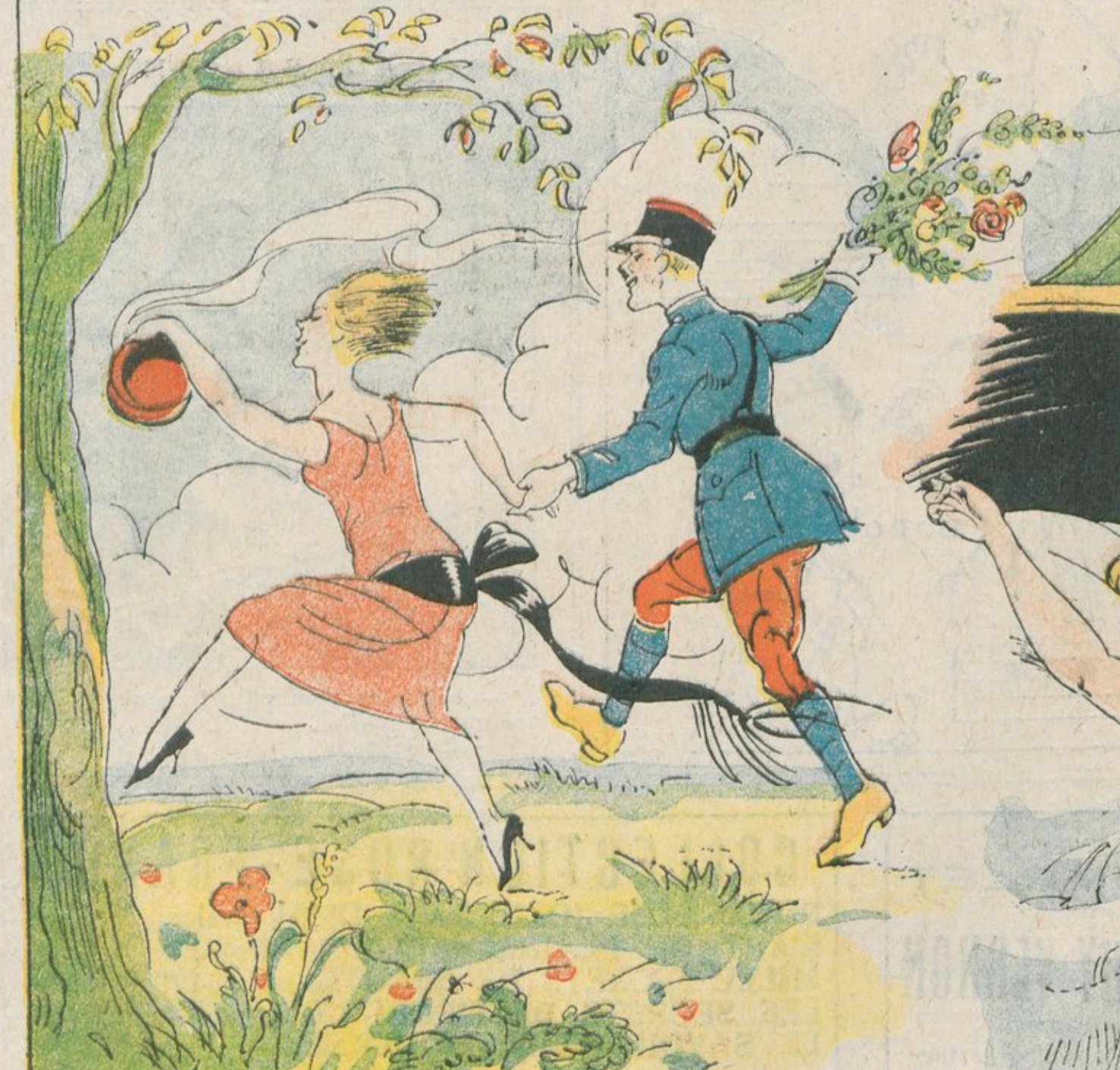


La Clef de sa Chambre

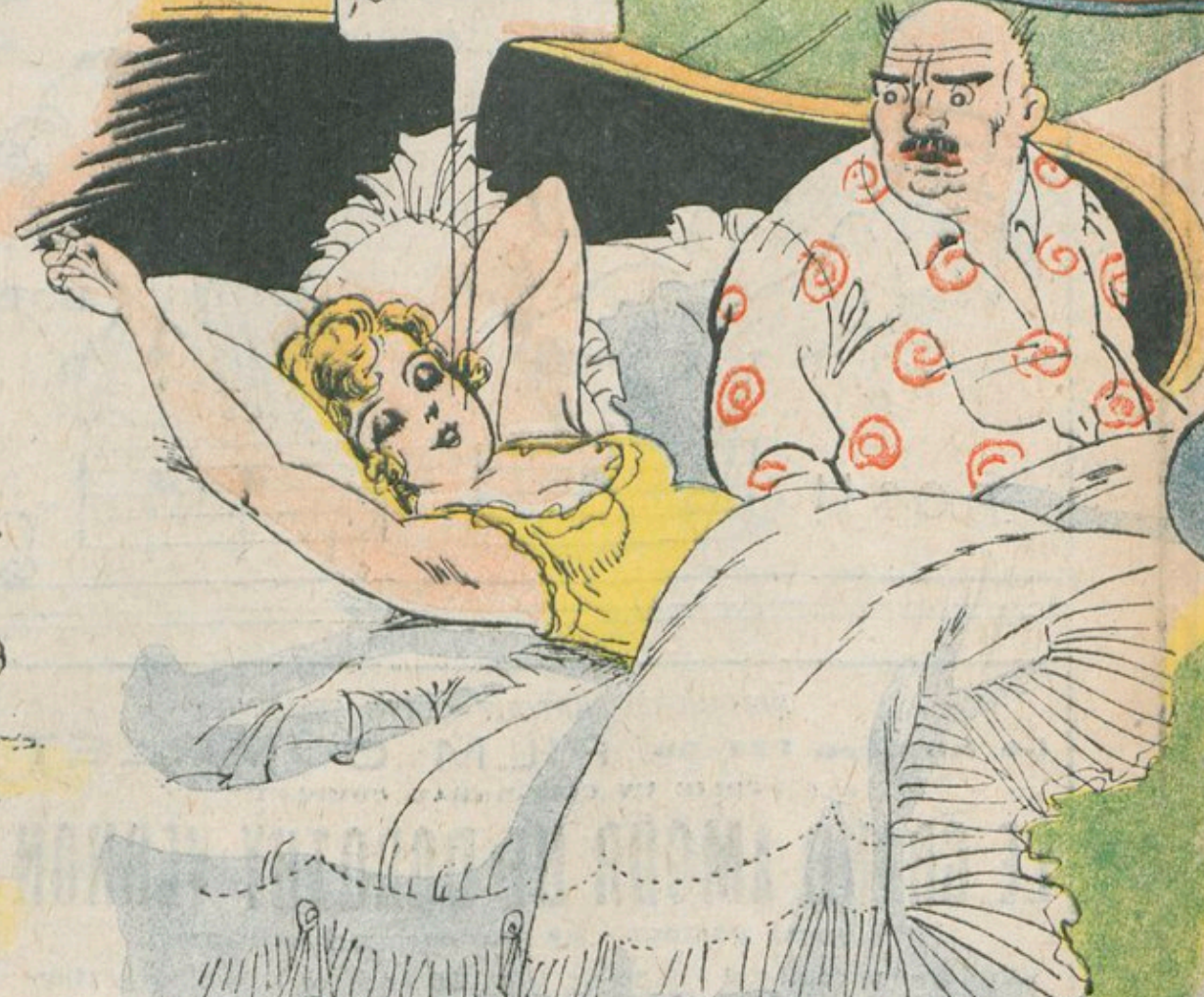
- Je sais tout, madame!...

Un Démon à la Clef

- C'est pour la deuxième Compagnie.



La Clef des Champs

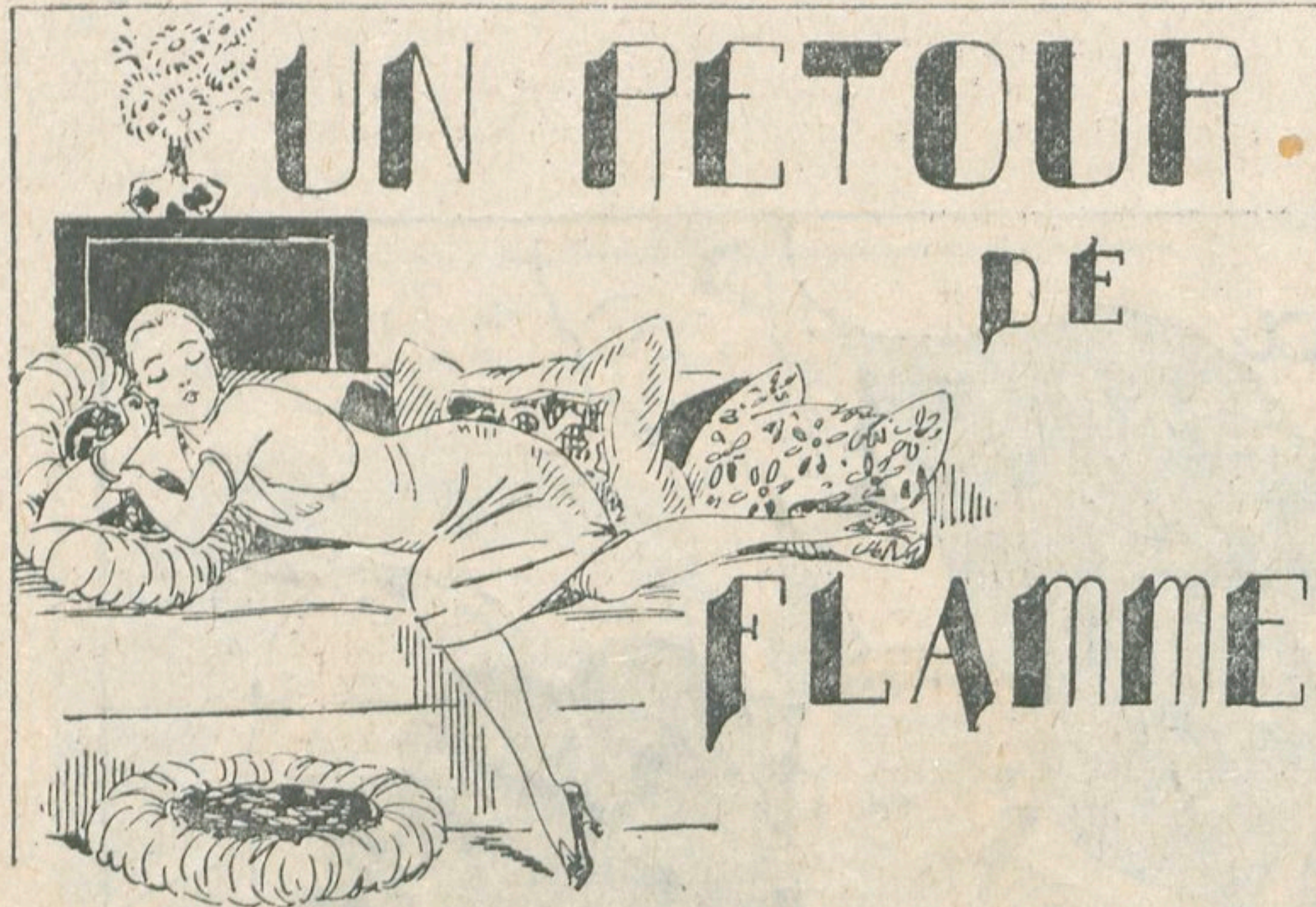


La Clef des Songes



La Clef du Champ de Manoeuvres

© 2.



RÉSUMÉ DES CHAPITRES PRÉCÉDENTS. — Amené par le mari, Paul Marigny, un jeune homme de vingt-huit ans, Ludo Fors, a conçu une violente passion pour la maîtresse de maison, Claire Marigny. N'ayant pas d'abord été pris au sérieux, Ludo impose à Claire un baiser dont elle a été troublée. Conseillée par son amie Jane Mazeray, Claire écrit à Ludo d'oublier le moment d'égarément qu'elle a eu. Mais Ludo ne s'y trompe point; après s'être assuré la neutralité d'une petite amie, Nelly, il va chez Claire, plaide si bien sa cause que Claire avoue qu'elle l'aime, et en l'absence du mari ils décident de partir à Villerville. Là, ils passent huit jours d'enchantement et au moment de rentrer à Paris, Ludo demande à Claire de tout quitter pour rester avec lui. Claire refuse.

VIII

Pendant le voyage de retour qui ramenait Claire et Ludo à Paris, au volant de l'automobile, Ludo s'était montré d'une gaieté un peu nerveuse et, dans le début, cette gaieté avait un peu froissé Claire qui se demandait si cette joie que montrait Ludo n'était pas consécutive à leur séparation. Mais elle s'était vite aperçue que cette gaieté de Ludo était toute factice et qu'il paraissait pour donner le change et s'étourdir soi-même.

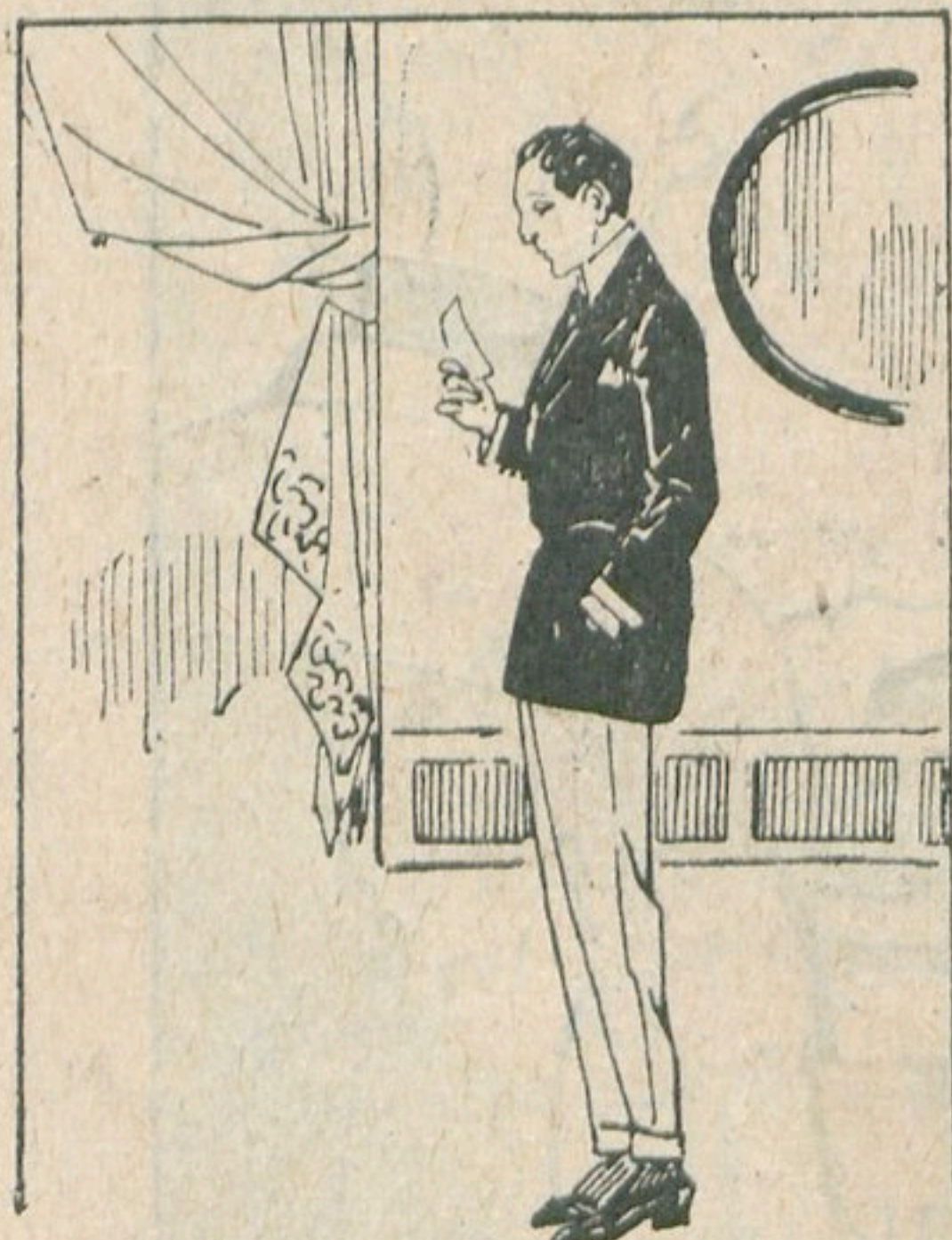
Serrée contre Ludo, Claire sentait la chaleur jeune du corps de son amant et ne voulant pas, faisant effort pour ne pas songer à l'heure prochaine, Claire revivait intimement celle qu'ils venaient de vivre.

Comme ils approchaient de Paris, Claire dit à Ludo :

— Tu dîneras ce soir à la maison?

Ludo hésita quelques secondes, puis répondit :

— Tu seras fatiguée, il vaut mieux pas.



Puis il lut...

— Tu sais bien que Paul insistera.

— Naturellement!... fit Ludo un peu nerveux, c'est le commencement.

Claire pâlit un peu, mais se

dominant, elle posa doucement la main sur l'épaule de Ludo et comme on calme une bête de sang un peu ombrageuse, elle fit en souriant :

— Là! là!... mon chéri, du calme!...

Ludo secoua la tête et tandis que pour se détendre il pesait sur l'accélérateur, il lança :

— Dame! si tu crois que c'est amusant pour moi de me retrouver devant ton mari... de lui serrer la main, d'entendre ses protestations d'amitié...

— Eh bien, interrompit Claire, qu'est-ce que je dirai, moi?...

— Ça n'est pas la même chose!

— Non! en effet, c'est pis!... Ah! Ludo, méchant garçon qui va gâcher, par son besoin d'absolu, les heures de bonheur que nous pouvons avoir encore.

Claire avait retiré sa main de sur l'épaule de Ludo et détourna la tête, pour cacher au jeune homme une larme qui perlait à ses cils.

L'auto filait et les fortifications apparurent.

Claire et Ludo se taisaient. Gêné un peu par le mutisme de Claire, Ludo ralentit l'allure et dit doucement :

— Claire, je suis malheureux!...

La voix un peu âpre, Claire lança :

— Voyons, Ludo, ne crois-tu pas que je n'aimerais pas mieux vivre continuellement près de toi... Tu m'as donné des joies, des heures de bonheur que je n'oublierai jamais; en me défendant contre toi, c'est notre bonheur, notre pauvre bonheur tronqué que je défends...

Puis, plus gravement, Claire ajouta :

— Ecoute Ludo, si tu crois ne pas pouvoir m'aimer encore quand nous serons séparés — et si peu, tu le sais bien — il vaut mieux faire le sacrifice immédiatement... Nous nous arracherons l'un de l'autre, ce sera infiniment douloureux; mais tout vaudra mieux que ces regrets continuels qui finiront par empoisonner notre existence et nous rendront des ennemis... Réfléchis, Ludo, c'est à toi de décider.

Ludo regarda Claire; elle était toute pâle, les narines frémissantes, avec sous les yeux une angoisse trouble de condamnée qui attend le verdict qui va la frapper en l'absence.

— Je t'aime! murmura Ludo... Je te le promets, Claire, je m'y ferai... je ne veux pas te perdre...

Claire remercia Ludo d'un long regard tendre appuyé, puis elle murmura :

— Ah! chéri, c'est bon d'être aimée comme tu m'aimes!...

Jovial et joyeux, Paul Marigny accueillit les voyageurs et après avoir embrassé sa femme, il prit

Lucien aux épaules et s'écria :

— A la bonne heure!... il a une mine superbe et plus de spleen, j'espère Ludo?...

— Plus l'ombre!...

— Quand je vous le disais?... et Claire n'a pas été trop maman grognon avec vous?...

Ludo fit effort sur lui-même et tandis que Claire regagnait sa chambre, il répondit :

— Mme Marigny a été pour moi mieux qu'une amie, je lui en suis infiniment reconnaissant.

— Alors, tout va bien. Vous dînez avec nous, Ludo?

— Oui! mais je vais vous demander la permission de rentrer chez moi et de conduire l'auto au garage.

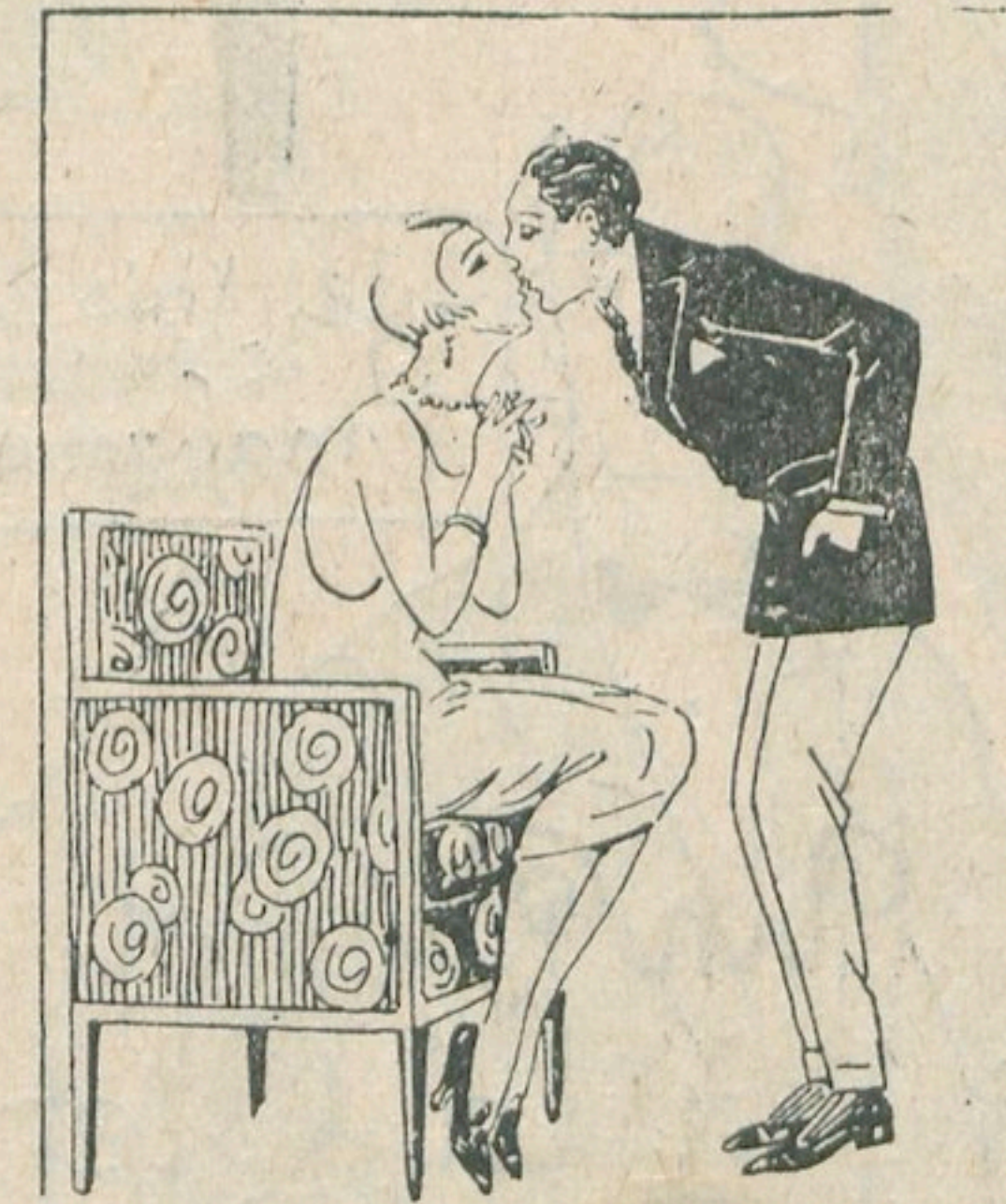
— C'est trop juste. A tout à l'heure!

Tandis qu'il rentrait chez lui, Ludo sentit monter en lui cet étonnement de la situation équivoque dans laquelle il se trouvait du fait de l'amitié que lui portait le mari de Claire. Il en avait eu la prescience et les quelques minutes qu'il venait de passer avec Paul Marigny avaient développé la sensation bien au delà de ce qu'il s'était figuré qu'elle serait.

— Jamais je ne m'y ferai!... pensa Ludo.

Et songeant à l'air calme, l'air lointain, détaché et si naturel qu'avait eu Claire devant son mari, Ludo murmura :

— Décidément, les femmes sont plus fortes que nous!...



.. et lui tendant ses lèvres...

Mais, au demeurant, Ludo pensait intimement que la force de Claire était justement l'amour qu'elle éprouvait pour lui, ce dernier amour, comme elle avait dit, et pour la vie duquel elle eût tout consenti, tout admis, tout souffert.

Quand Ludo se fut nettoyé et changé, François, le valet de chambre, lui apporta le courrier parvenu pendant son absence.

Ludo le parcourut rapidement et ses yeux s'arrêtèrent sur une petite enveloppe bleue où de gentilles pattes de mouches avaient tracé son nom.

— Tiens! fit Ludo, c'est de Nelly!...

Et craignant une tuile ou un ennui, il décacheta la lettre avec une certaine fébrilité.

Puis il lut :

« Mon cher Ludo,

« Excuse-moi de t'importuner, mais je pense que tu es rentré ou que tu vas rentrer incessamment. Je ne voudrais pas te déranger le moins du monde, cependant je voudrais te voir... Oh! tu trouveras cela peut-être très bête,

mais je ne peux avoir de tranquillité tant que je ne t'aurai pas revu... Je t'expliquerai... Dis-moi si je puis venir chez toi et quand?

« Puis-je me permettre de t'embrasser?... Ta toujours fidèle

« NELLY. »

Ludo replia tranquillement la

lettre, la glissa dans l'enveloppe

et haussa les épaules en souriant :

— Encore une qui aime aussi, celle-là!...

« Pauvre gosse!...



— Figurez-vous, mon cher.

Et atteignant une carte de correspondance, il traça vivement ces mots :

« Ma petite Nelly,

« Comme je tiens essentiellement à ce que tu retrouves ta tranquillité, viens chez moi demain après-midi, vers quatre heures. Si je n'étais pas rentré, tu m'attendrais. Tu connais la maison, alors n'est-ce pas?... Je t'embrasse.

« LUDO. »

Puis appelant son valet de chambre, il lui dit :

— Il se peut que Mlle Nelly vienne demain, si je n'étais pas rentré vous la feriez attendre dans le fumoir.

— Bien, monsieur.

Puis Ludo sortit de chez lui et jeta lui-même la lettre à la boîte.

Pendant qu'il se dirigeait vers la maison des Marigny, un pli se creusa dans son front.

— Quelle drôle de soirée je vais passer! murmura-t-il, c'est l'odieux qui va se joindre au grotesque... Il faut que je trouve un prétexte pour espacer mes visites.

Quand Ludo arriva chez les Marigny, Claire était seule dans le petit salon.

Elle lui fit signe de s'approcher et lui tendant ses lèvres en lui faisant signe de faire attention, elle lui dit :

— Embrasse!... j'attendais ce baiser.

Ludo s'exécuta, un peu gêné, alla s'asseoir en face de Claire dans un fauteuil et soudain il eut comme un éblouissement.

Il regarda Claire et pour la première fois il s'aperçut que le menton s'empâtait, qu'une ride se creusait sur le cou et qu'au coin des yeux, un mystérieux coup d'ongle avait rayé le satin de la peau.

Claire s'aperçut de l'examen de Ludo et elle pâlit un peu. C'est qu'elle-même venait de constater ces prémices de la vieillesse.

Si les heures d'amour qu'ils avaient vécues ensemble à Villerville avaient encore embelli Ludo, pour Claire, sa beauté payait la rançon du bonheur qu'elle avait pris. Oh! certes, ses yeux brillaient du même feu sombre et sa bouche semblait s'être embellie, modelée sous les baisers, mais ses traits accusaient une fatigue impossible à dissimuler.

Pour donner le change, Ludo se mit à parler à Claire de sujets indifférents et fatalement de la gêne s'installant entre eux deux. L'arrivée de Paul Marigny sauva la situation.

Durant tout le repas, Ludo

fit effort sur lui-même pour répondre aux amabilités que lui prodigua Paul Marigny. Et comme il arrive toujours en pareil cas, heureux de se retrouver entre sa femme et son ami, Paul Marigny plaisantait, faisait des allusions qui prenaient un caractère de plus en plus équivoque aux yeux de Claire et de Ludo.

Cependant Ludo examinait Claire et il admirait la sérénité froide de cette femme qui se trouvait parfaitement à l'aise entre son mari et son amant et, à un moment donné, Ludo songea :

— A la voir, je me figure que c'est une illusion de ma part et qu'elle n'a jamais été ma maîtresse.

Et au fond de soi-même Ludo en voulait un peu à Claire de cette force de dissimulation et il eût aimé qu'elle parût quand même troublée.

Dans le petit salon où ils prenaient le café, Claire s'était à demi étendue sur le divan, tandis que l'un près de l'autre, assis dans des fauteuils, Paul Marigny et Ludo fumaient un cigare.

Comme Paul Marigny conta à Ludo les démarches qu'il avait dû faire en Angleterre, celui-ci qui avait les yeux fixés sur Claire s'aperçut qu'elle fermait les yeux, luttant contre le sommeil, puis après un mouvement plus abandonné, Claire s'endormit tout à fait.

Paul Marigny s'en aperçut à son tour et dit :

— Tiens ! voilà ma femme qui nous fausse compagnie.

— Mme Marigny doit être fatiguée, fit Ludo. Ce voyage en auto est assez pénible et je n'ai aucun savoir-vivre de m'attarder si longtemps.

Ludo se leva. Paul voulut réveiller Claire ; Ludo l'en empêcha :

— Non ! je vous en prie, fit-il, vous lui présenterez mes hommages ; je me sauve.

Paul Marigny accompagna Ludo jusqu'à l'antichambre et ayant regardé s'ils étaient bien seuls tous les deux, l'œil égrillard, Paul frappa sur l'épaule de Ludo et dit à mi-voix :

— Figurez-vous, mon cher, qu'il m'est arrivé une aventure hier... J'ai fait la connaissance d'une délicieuse petite femme blonde... je croyais que ça allait marcher tout seul et va te faire fiche, la petite s'est regimbée, m'a envoyé promener si bien que j'y tiens à présent beaucoup et il faut absolument que je la retrouve.

— Tiens ! tiens ! monsieur Marigny, vous profitez de l'absence de

votre femme pour faire des fredaines?...

— Ça me rajeunit de vingt ans, une aventure comme celle-là, je me sens tout gaillard.

Ludo, gêné, tendit la main à Paul Marigny et cachant sa gêne sous un sourire un peu forcé, il prit congé en disant :

— Mes félicitations, mon cher, et bonne chasse...

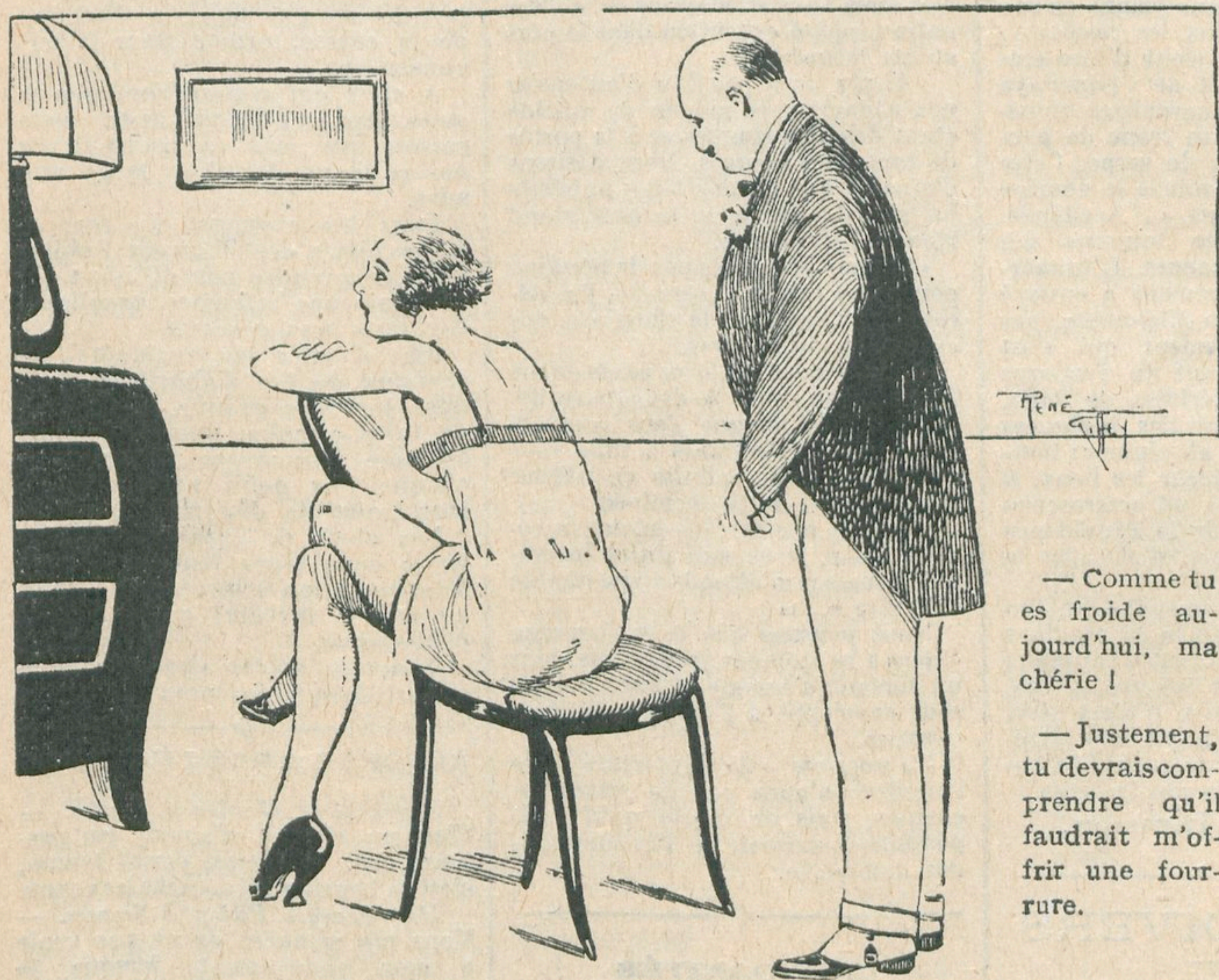
— Sacré matin ! Ludo, vous allez me fiche la cerise avec vos souhaits !...

Ludo descendit lentement l'escalier et, songeant à Claire et à son mari, il ne put s'empêcher de sourire et murmura pour soi :

— Alors, lui aussi est atteint du retour de flammes?...

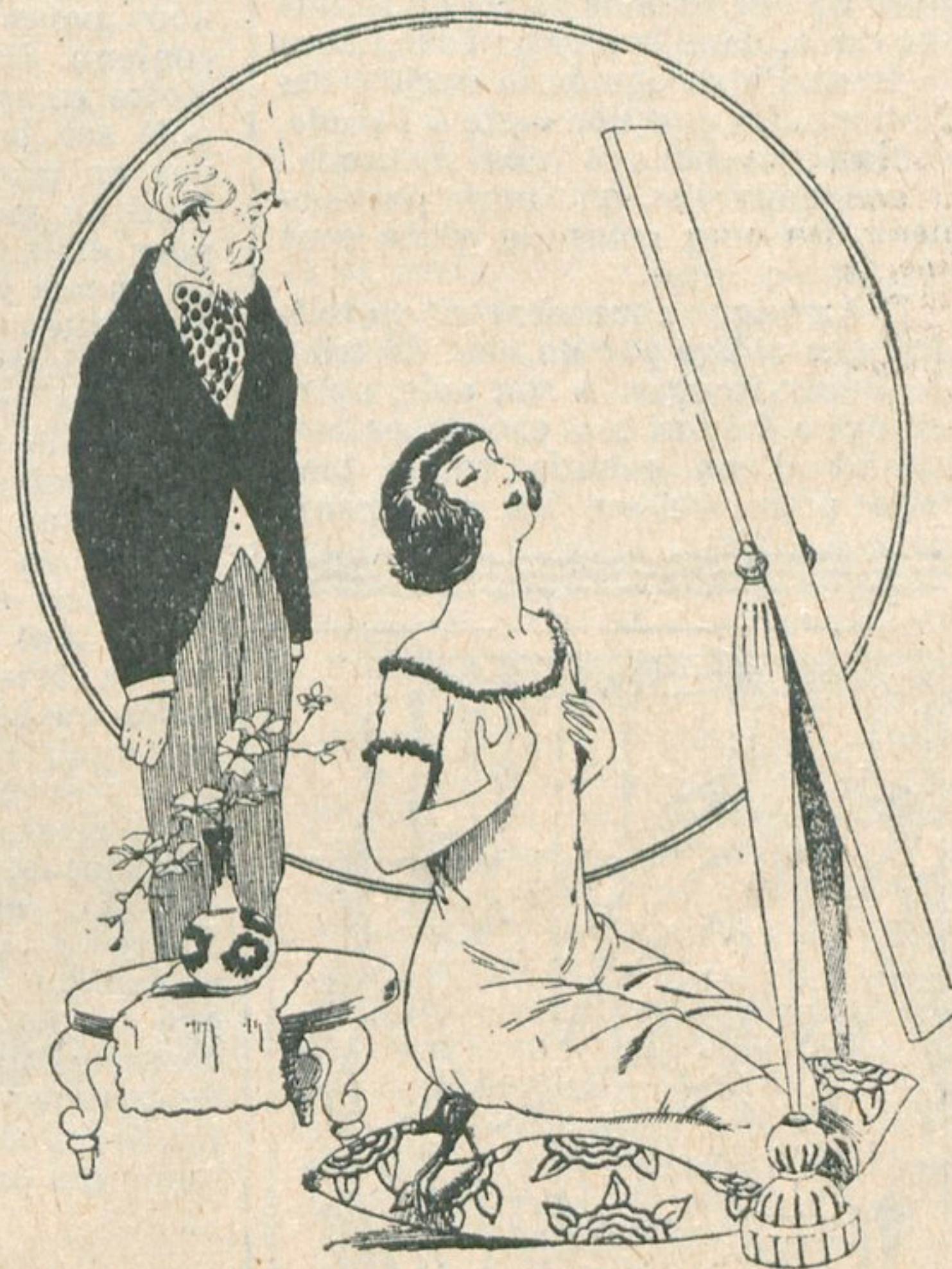
(A suivre.)

FERNAND SERNADA.

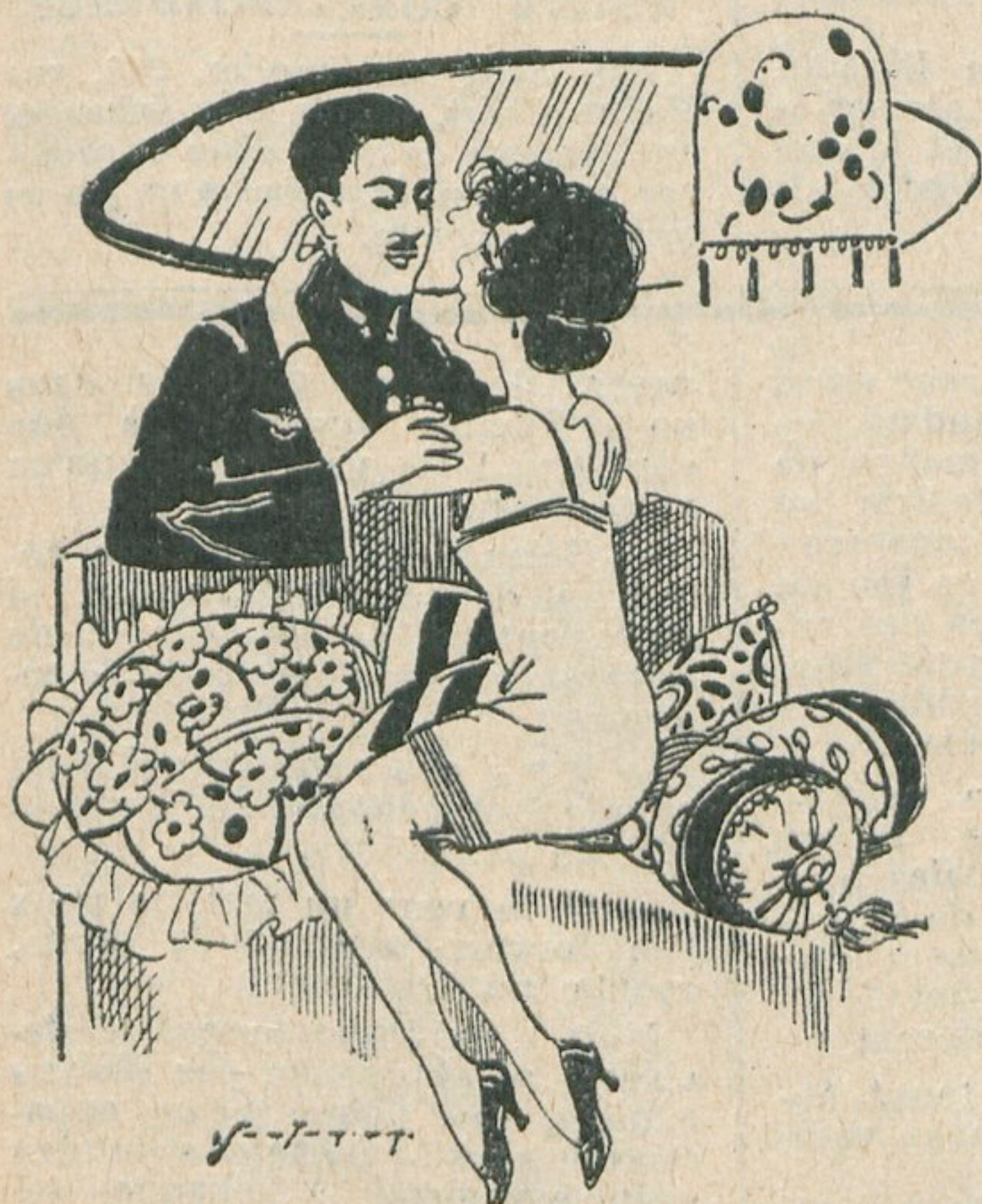


— Comme tu es froide aujourd'hui, ma chérie !

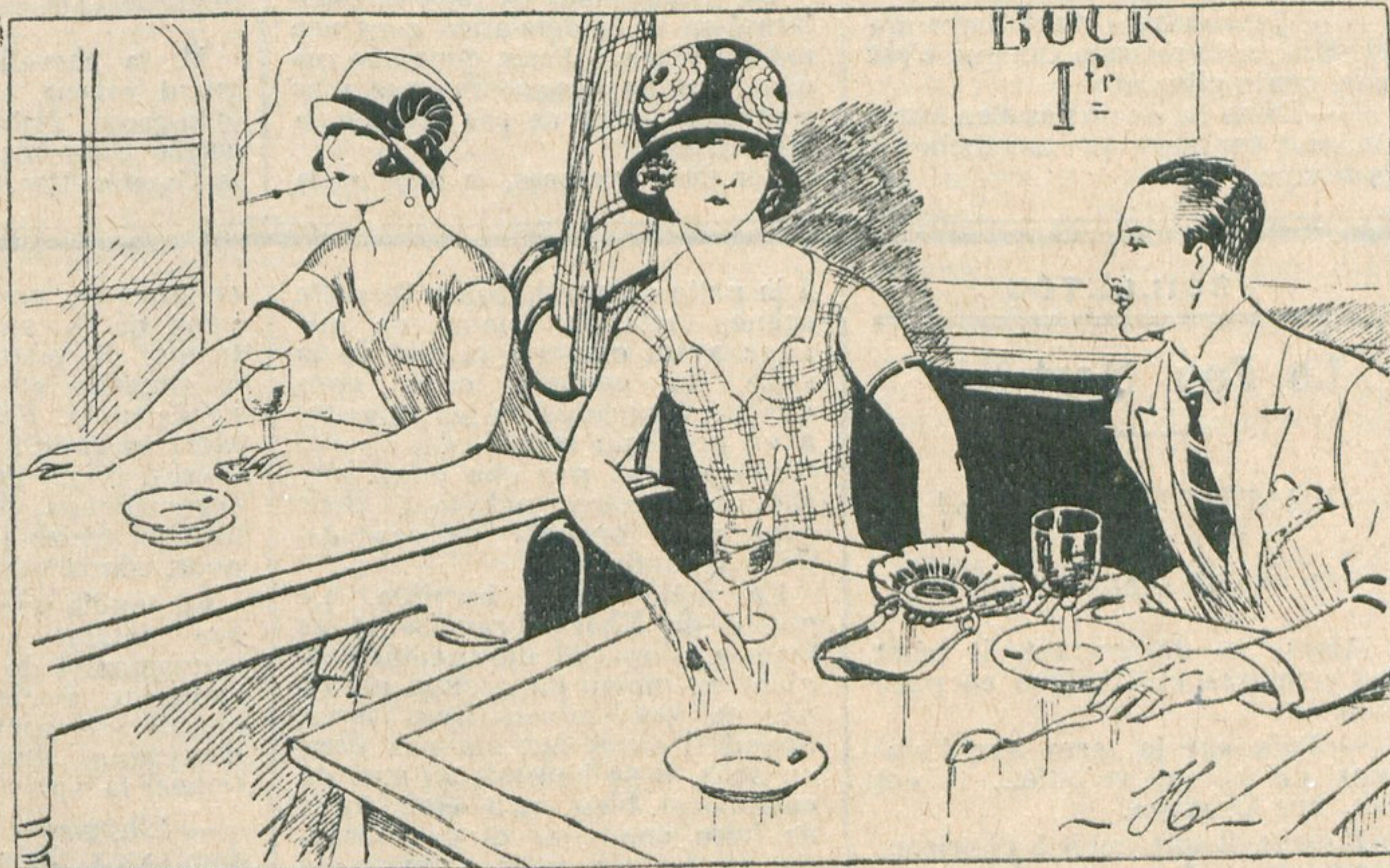
— Justement, tu devrais comprendre qu'il faudrait m'offrir une fourrure.



— Mais qu'est-ce que tu fais donc depuis une heure devant la glace ?
— Je cherche à regarder comment je suis les yeux fermés sans pouvoir y arriver.



— Tu sais... il lui a encore payé un nouveau pendentif... du reste, il l'adore !...
— Dis plutôt qu'il la dove !...



— Ma meilleure amie, c'est Ninette.
— C'est une jeune fille charmante et qui s'habille avec beaucoup de goût.
— Non ! mais vous n'avez pas fini de me dire des choses désagréables ?

RÉDACTION

DANS LA JOURNÉE:
A la Gare. Au bout du quai.
A partir de 23 heures :
Pont-Neuf, rive droite (1^{re} arche).

DIRECTION : NORD-SUD

Le Télé-Blague

Seul quotidien paraissant une fois par semaine.

Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus; étant donné la crise du papier,
ils sont vendus au poids.

291^e ANNEE. - N^o 17594

Adresse télégraphique : Pileouface.

Téléphone : { Chez le Marchand
de vins du coin.

ABONNEMENT :

France : 8 francs.

Berlin : 8.000 francs.

NOTRE PROPAGANDE
A L'ÉTRANGER

Quelques académiciens ont été envoyés en tournées de conférences dans les cinq parties du monde.

On sait qu'un de nos jeunes immortels, âgé maintenant de quatre-vingts ans, avait même protesté, parce qu'il n'avait reçu aucune mission. Il avait essayé de faire intervenir le Grand Occident de France et la Ligue des Droits de la Femme pour qu'une sixième partie du Monde fût créée, dans le plus bref délai, sous le Haut Patronage de la Société des Nations. La question reste à l'étude.

Mais revenons à nos moutons ! Les nouvelles qui nous parviennent des cinq coins du globe sont très rassurantes.

D'Amérique nous recevons un télégramme rédigé par un chef de tribu de Peaux-Rouges. A son avis, notre envoyé a été fort mal choisi, car il est atteint d'une calvitie totale bien faite pour froisser les sentiments



— Je voudrais tant faire du théâtre, mais maman dit que c'est une pente glissante.

— Dites-lui de ne pas s'en faire, on peut toujours se raccrocher à la rampe.

bien connus des chasseurs de chevelures, qui durent se contenter de lui scalper la moustache et la barbe.

Notre académicien chargé de parler en Afrique, est déjà revenu. Il est profondément mécontent. Il a des raisons valables. C'est en effet au cœur même du Sahara qu'il a pris la parole. Et sa voix est restée sans écho, ce qui légitime sa colère d'avoir été envoyé si loin pour prêcher dans le désert...

D'Asie, une lettre vient de nous parvenir. Après nous être assurés qu'elle ne contenait aucun mandat, nous avons pris connaissance de son contenu. Pas fameux les résultats ! Notre compatriote vient d'être empalé sur le sommet de l'Himalaya par un groupe d'anarchistes tibétains au moyen d'un tronc de peuplier effilé à coups de serpe. Cette cérémonie porte à quinze le nombre des fauteuils vacants à l'Académie.

L'Océanie réserve toujours des surprises aux voyageurs. L'Immortel que le Gouvernement a envoyé là-bas, est arrivé en Micronésie, par suite d'un déraillement qui s'est produit au croisement du Tropique du Cancer et du Méridien de Paris. Parmi tant de petites îles indiquées sur les cartes, mais absolument invisibles quand on est sur les lieux, il dut avoir recours à un microscope pour trouver l'île de la Providence où il vient, d'ailleurs, d'attraper la coqueluche.

Enfin, notre propagandiste en Europe a pu prendre la parole dans un faubourg de Paris : à Charonne ! Son succès n'a pas été grand, car, chose invraisemblable, il s'est servi de quelques mots d'argot sans signification pour les habitants de Charonne qui parlent un pur français.

M. TROISÉTOIL.

FAITS DIVERS

TERRIBLE DRAME
DU DÉSEPOIR

Un drame vient de jeter la consternation et la désolation dans une maison située à Paris, dans une rue que nous ne désignerons pas plus clairement, pour ne pas attrister la ville entière.

Les deux victimes, le mari et la

femme, ont été trouvées hier matin, étendues sans vie par un ami qui était entré sans frapper.

Sur la table des cabinets d'aisances, les désespérés avaient laissé une lettre dans laquelle ils ont fait des aveux complets. Le mari a écrit, en effet :

« Las de mener une vie large et facile, alors qu'il serait possible de connaître la misère ; las de fréquenter dans les endroits où l'on s'amuse, de faire bonne chère, de boire sec et de voir devant soi le plus riant avenir, nous préférons nous donner la mort. Nos amis nous excuseront de mettre notre projet à exécution dans la plus stricte intimité.

« Il n'y aura pas lieu d'autopsier nos cadavres, le moyen de suicide étant des plus simples et à la portée de toutes les bourses. Nous désirons d'ailleurs que la plus large publicité lui soit donnée pour le plus grand bien de l'Humanité.

« Comme je n'avais pas de revolver pour nous brûler la cervelle, j'ai décidé de brûler, dans la cheminée, nos extrémités inférieures.

« J'ai d'abord brûlé les pieds de ma femme avec toute la délicatesse désirable, puis lorsque j'eus constaté son décès, j'introduisis à mon tour mes deux pieds enduits de pétrole dans le foyer de la cheminée.

« A part une ignoble odeur de cochon grillé, je ne suis guère incommodé, mais je m'attends d'une minute à l'autre à... »

Nous pensons que le malheureux expira à ce moment précis. Puis, dans un sursaut d'énergie, il mit la lettre sous enveloppe à l'adresse du commissaire.

On suppose à la Préfecture que l'incident n'aura pas de suites fâcheuses, mais on doute qu'il soit possible de surseoir à l'inhumation des désespérés.

MONDANITÉS

M^{me} la baronne de Sambre-et-Meuse a fait changer le papier de ses appartements, moisi par l'humidité.

M. le chevalier de la Ripaille, grand veneur, est parti chasser le loup-garou, l'ichtyosaure et la coccinelle dans ses forêts vierges de la Garenne-Bezons.

INFORMATIONS

Les avancements chez les fonctionnaires. — Périodiquement, les fonctionnaires réclament de l'avancement. Le président du Conseil a décidé de leur donner satisfaction, en bloc, pour mettre un terme à leurs récriminations.

Ordre est donné de faire aligner chaque année les employés, chefs et directeurs dans chaque service, et après un discours réconfortant, de les faire avancer de six pas dans la direction de la caisse, fermée pour la circonstance.

A ceux qui réclameront par la suite, on répondra avec juste raison que leur avancement est assuré dans la plus large mesure.

Dans les chemins de fer. — Le ministre des Travaux Publics vient de prendre une décision qui va avoir une influence excellente sur tous nos réseaux.

Afin d'éviter les accidents de chemins de fer d'abord et d'activer le trafic ensuite, il prescrit de faire circuler tous les trains en voie unique et à reculons chaque fois qu'ils reviendront à leur point de départ.

Les chefs de gare sont maintenus dans leurs fonctions, mais à la condition expresse (ou tout au moins directe) qu'ils seront célibataires.

Tous les autres chefs de gare ont dix-huit mois pour divorcer.

RÉPONSE A NOS LECTEURS

N. B. M^{me} Marika à Venise. — C'est un chagrin d'amour qui passera, avec le temps, car le temps, c'est la benzine qui détache les cœurs.

M^{me} Maryse Palon, à Sceaux. — Vous me menacez de ne pas venir à mon enterrement, lorsque je mourrai. C'est votre droit... imprescriptible et inaliénable.

PETITE CORRESPONDANCE

Eloi Saugrenu, rentier, 213, rue Maître-Albert, demande à échanger une descente de lit en peau de samovar en parfait état contre un jeu de quilles en ébonite.

FEUILLETON

Le Fou Mort-Né.

CHAPITRE VII (Suite.)

DES CRABES DANS LE PANIER

Alors, se découvrant, il bénit les emmurés et s'éloigna en psalmodiant :

— Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté... A cet été, sur la glace.

Bientôt, il diminuait à l'horizon, tandis que, dans leur désespoir, les emmurés se battaient sauvagement aux cris mille fois répétés de :

— On ferme !

Quelques éclaircissements historiques seraient indispensables

à la nette compréhension de cette scène, mais, la femme de ménage ayant emporté la clef de la salle du conseil, nous nous voyons contraints de les remettre à un prochain roman. On ne s'étonnera donc pas que nous continuions notre palpitant récit sans nous occuper de ces détails secondaires.

La mêlée était horrible. Le comte de Khart, brandissant sa framée, s'ouvrait un chemin sanglant au milieu du groupe acharné de ses adversaires, mais, quand il avait fait six pas dans un sens, il se heurtait au mur du cachot, si bien qu'il était forcé de faire demi-tour et de rebrandir sa framée pour s'ouvrir un chemin en sens inverse. Il n'y avait pas de raison pour que ça finisse, quand Pucier, se jetant entre les combattants, s'écria d'une voix tonnante :

— Malheureux ! ne voyez-vous pas que vous travaillez pour nos

ennemis en vous déchirant entre vous de la sorte ? Pendant ce temps, Nicodème est maître de la situation et d'Inde-Hustrie se rit de nous. Eclairs et tonnerre ! Mort et sang ! Cessez ce jeu de poires. Nous ne sommes pas encore vaincus, puisque nous sommes ici treize jolis garçons sans peur, sinon sans reproches.

Et, tandis que, soudain calmés, ses infâmes acolytes riaient bruyamment de ses brutales plaisanteries, Pucier tirait de la poche de son gilet un puissant tube d'oxygène, dont il faisait fonctionner la valve en vociférant :

— L'hygiène avant tout ! Assainissons l'air et nous vaincrons.

Et leurs poumons s'abreuverent du gaz bienfaisant qui leur rendait la vie, sinon l'honneur.

— Hem ! fit le comte de Khart, en essayant ses moustaches rousses que, depuis qu'il les avait fait

raser, il portait toujours dans un reliquaire suspendu à son cou, hem ! Ça vaut mieux qu'un coup de pied au derrière.

— Hélas ! gémissait de son côté l'un des frères Mironton, si seulement je savais le mot de cette serrure qui nous tient enfermés !

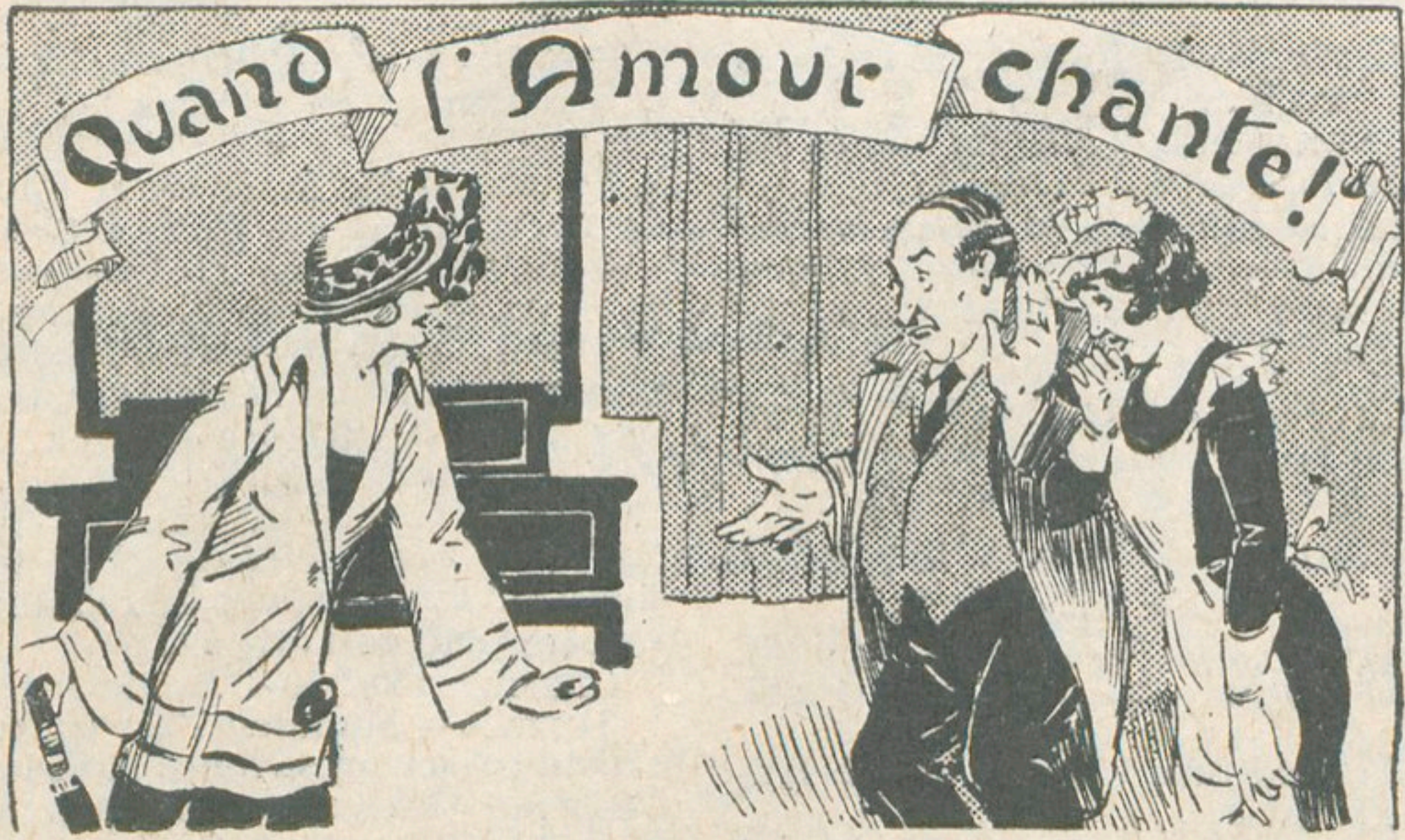
— Il y a des serrures qui n'ont pas de mot, répondit sombrement l'un de ses frères.

— Si tu veux un mot, je peux t'en fournir un tout de suite, ajouta un troisième.

Mais tous frissonnèrent et devinrent pâles comme des clowns maures. Une flaque d'eau apparaissait sous la porte et s'étendait silencieusement à chaque seconde.

(A suivre.)

PAUL DELVALLOI.



PERSONNAGES

CLÉMENTINE PETITMIGNARD, 45 ans.
ALEXANDRE PETITMIGNARD, 50 ans, son époux.
JULIA, 35 ans, femme de chambre.

Le décor représente la chambre à coucher de M^{me} Clémentine Petitmignard.

SCÈNE PREMIÈRE

CLÉMENTINE, JULIA

Au moment où le rideau se lève, il n'y a personne en scène. On entend un bruit de voix dans la coulisse et Clémentine entre suivie de Julia.

CLÉMENTINE. — Il n'est venu personne pendant que j'étais sortie?

JULIA. — Non, madame, personne.

CLÉMENTINE. — Monsieur n'est pas encore rentré?

JULIA, un peu étonnée. — Non, madame, mais il n'est encore que six heures.

CLÉMENTINE. — Six heures seulement? Et moi qui croyais être en retard. Je me suis dépêchée... J'ai une chaleur... Tenez, Julia, dégrafez-moi.

JULIA. — Mon Dieu que Madame a chaud! (Luttant avec une agrafe.) Quelle drôle d'agrafe! Elle est prise avec la chemise de Madame... Que Madame ne bouge pas. Je risque de tout déchirer.

CLÉMENTINE. — Faites attention, Julia, mais dépêchez-vous! Je me suis rhabillée... (Se reprenant.) Je me suis habillée vivement pour rentrer... je veux dire, pour sortir... Enfin, vous me comprenez et ma robe doit être mise n'importe comment.

JULIA. — Mais Madame s'était pourtant habillée avant le déjeuner...

CLÉMENTINE, qui paraît n'avoir pas entendu. — Quelle odeur de tabac! C'est vous qui sentez comme ça, Julia?

JULIA. — Non, madame, j'al-



— Tenez, Julia, dégrafez-moi.

lais justement en faire la remarque à Madame...

CLÉMENTINE. — Ouvrez la fenêtre, Julia, ouvrez vite la fenêtre!

JULIA, après avoir entr'ouvert la fenêtre. — Madame ne veut pas prendre une petite douche froide? Madame ne veut pas une bonne friction, ça lui ferait du bien...

CLÉMENTINE. — Oui, c'est une idée.

Elle continue à se déshabiller.

JULIA. — Tiens, Madame est sortie sans culotte...

CLÉMENTINE, rougissant. — Non... Si... Figurez-vous, Julia, que le petit élastique s'est cassé et j'ai failli le perdre dans la rue. Oui, j'ai dû ôter ma culotte derrière une porte cochère et la mettre dans mon sac... Donnez-moi mon sac, là... sur la chaise.

Elle prend la petite culotte et la tend à Julia.

JULIA, l'examinant. — L'élastique n'est pas cassé, madame...

CLÉMENTINE, très embarrassée. — Peut-être... Enfin, il y a eu quelque chose, ce n'est pas naturel que je perde mon pantalon dans la rue...

JULIA, après avoir réfléchi. — Oui, madame a raison, il y a eu certainement quelque chose.

CLÉMENTINE, prenant un peignoir que lui présente Julia pour se rendre dans le cabinet de toilette. — Qu'est-ce que vous regardez?

JULIA. — Rien, madame.

CLÉMENTINE. — Si. Qu'est-ce que vous avez découvert d'extraordinaire?

JULIA. — Madame a des petites marques rouges sur la poitrine et sur le bas des reins, comme elle en avait autrefois, le dimanche matin, du temps où elle ne faisait pas encore chambre à part avec Monsieur.

CLÉMENTINE, de plus en plus gênée. — Qu'est-ce que vous me racontez là? C'est la chaleur, Julia, c'est la chaleur! Vous frotterez au gant de crins à ces endroits-là, vous verrez, ça partira tout de suite!

Julia ouvre une porte donnant dans le cabinet de toilette et s'efface pour laisser passer M^{me} Petitmignard. On entend un bruit d'eau, de petits cris, puis quelques instants après M^{me} Petitmignard revient dans la chambre suivie de Julia qui lui tapote sur les épaules au travers du peignoir.

JULIA. — Madame veut que je la frictionne, à présent?

CLÉMENTINE. — Attendez un peu, Julia. J'ai la tête qui me tourne, je ne sais plus où je suis...

JULIA. — C'est vrai, Madame a l'air fatigué et pourtant elle a les yeux qui brillent... qui brillent...

CLÉMENTINE, perdue dans un rêve. — Ah! ils brillent encore... Pourtant!... (Revenant sur terre.) Julia, vous ferez des compliments à Marie pour son

déjeuner. Il était très bien réussi. Comme je suis sortie immédiatement après le café avec Monsieur, et notre invité le lieutenant de Sexefort, je n'ai pu aller la féliciter moi-même.

JULIA. — Monsieur le lieutenant a aimé la langouste comme elle était arrangée?

CLÉMENTINE. — Oui, beaucoup.

JULIA. — Et l'entremets?

CLÉMENTINE. — Oh! l'entremets, c'était fou! Il est gourmand comme une chatte, ce Dédé... ce lieutenant, je veux dire. Il est gourmand et pourtant c'est un gourmet, c'est un raffiné, c'est un délicat, un vrai poète; d'ailleurs je ne suis pas certaine qu'il ne soit pas un peu poète. Il me récitait tout à l'heure... je veux dire pendant le déjeuner, des vers, de sa voix chaude et prenante, un peu câline...

Etes-vous quelquefois sorti par un

[temps doux,

Le soir, seul, en automne, ayant un

[rendez-vous?

Il est de trop bonne heure et l'on ne

[sait que faire

Pour tuer, comme on dit, le temps, ou

[s'en distraire.

On s'arrête... on revient... De guerre

[lasse, enfin,

On entre... On va poser son front

[sur un coussin,

Sur le bord de son lit, place à jamais

[sacrée!

Tiède encore des parfums d'une

[tête adorée!

On écoute... On attend... L'ange du

[souvenir

Passe, et vous dit tout bas: « L'en-

[tends-tu pas venir? »

Vous connaissez ces vers, Julia?

JULIA. — Madame oublie que



Elle se parfume.

j'étais chez une actrice avant de venir chez Madame...

CLÉMENTINE. — Et alors?

JULIA. — Alors... Casanova, Boccace, Kama Soutra... tous les poètes, quoi... c'est pas des inconnus pour moi!

CLÉMENTINE. — Et ceux-ci ne sont-ils pas jolis?

Est-il donc étonnant qu'une fois, à

[Paris,

Deux jeunes cœurs se soient rencon-

[très et compris?

Hélas! de belles nuits le ciel nous

[est avare

Autant que de beaux jours!

JULIA. — Oh! oui, madame, c'est bien vrai! Et puis M. le lieutenant doit bien dire ça...

CLÉMENTINE, rêveuse. — Merveilleusement!... Ah! quel homme!... (Soupirant.) Je n'étais pas

faite pour être une petite bourgeoise, moi, allez, Julia! Monsieur est bien gentil, évidemment, mais enfin, comment voulez-vous quand il revient le soir de son magasin de quincaillerie, qu'il songe à la poésie... Et moi qui voudrais m'envoler loin... très loin... sous des ciels éternellement bleus... sous des climats à la tiédeur voluptueuse... Ouvrez un peu la fenêtre, Julia, on étouffe dans cet appartement...

JULIA. — Mais c'est ouvert, madame...

CLÉMENTINE. — Qu'est-ce que j'ai donc à avoir une fièvre pareille? Je ne peux pas tenir en place... Je suis dans un état d'éner-

vement... (La pendule sonne six heures et demie.) Déjà! et Monsieur qui va rentrer! Ah! le revoir, re-

voir cette tête qui m'accompagne depuis vingt-cinq ans! toujours la même!... (S'arrêtant et regardant Julia.)

Je sais bien, Julia, que j'ai tort de dire tout cela devant vous... Mais vous êtes une femme... Vous me comprenez... vous com-

prenez tout ce qu'une âme peut souffrir parfois, lorsqu'elle com-

pare... N'allez pas vous imaginer surtout, Julia, que je pense à tromper mon mari! Pourtant si toutes

les femmes écoutaient les propositions que leur souffle le Diable!

Tenez, le lieutenant, c'est pourtant un homme discret, un ami de mon mari, eh bien! il n'a pas pu s'empêcher de me dire cet après-

midi... je veux dire pendant le déjeuner: « Ah! que de chcses nous ferions ensemble si vous consentiez à me suivre! »

JULIA. — ?...

CLÉMENTINE. — Il disait ça tout bas, bien entendu... pour rien... sans motif... simplement... parce

que lui aussi doit avoir une âme éprise de poésie et remplie de désirs... (Apercevant un paquet sur une table.)

Qu'est-ce que c'est?

JULIA. — Ce sont les pantoufles de tapisserie de Monsieur qui sont revenues de chez le cordonnier où elles ont été ressemelées.

CLÉMENTINE, précipitée de son rêve dans la réalité. — Ses pantoufles!... Hélas! (Brusquement.)

Ecoutez, Julia, je ne peux plus y tenir, je sens qu'il est préférable pour moi de ne pas me trouver en

face de Monsieur ce soir... je suis trop nerveuse... Vous allez m'aider à m'habiller rapidement, je vais

partir pour un jour, pour deux jours... pour trois jours... je ne

sais pas... J'ai besoin de solitude, de calme... et puis je reviendrai. Je compte sur vous, Julia, pour

bien faire comprendre à Monsieur que je traverse une crise en ce moment et qu'il est sage de me laisser

retrouver mon équilibre dans la tranquillité d'une retraite champêtre, ignorée de tous... (Tout en

parlant elle s'habille rapidement.) Je compte sur vous, hein, Julia!

Monsieur ne s'y attend pas. Quel effet cela va-t-il lui faire... il va peut-être avoir un peu de peine...

Consolez-le, expliquez-lui bien qu'il n'y a rien de grave et surtout

affirmez-lui que je reviendrai bientôt; il vous croira d'ailleurs aisément quand vous lui aurez dit que

je suis partie sans bagages. (Elle prend le vaporisateur, se parfume, puis met son chapeau, un peu

de poudre, du rouge aux lèvres.) Voilà, j'y suis! Je sors par l'escalier de service. Au revoir, Julia, vous

m'avez bien comprise?

JULIA, avec un air chargé de sous-entendus. — Madame peut avoir confiance en moi.

CLÉMENTINE. — ... et à la cuisine... chez le concierge... pas de potins... vous avez tout à y gagner... Avec Monsieur, encore une

fois, vous... On entend la porte d'entrée s'ouvrir. Clémentine s'enfuit par le cabinet de toilette, laissant Julia seule dans la chambre.

SCÈNE II

ALEXANDRE PETITMIGNARD, JULIA

M. Alexandre Petitmignard entre. Il est coiffé d'un chapeau melon. Il porte une jaquette beige, un pantalon noir, des bottines à élastiques. Il tient son parapluie à la main.

ALEXANDRE. — Tiens, vous êtes là, Julia?

JULIA, *jouant l'étonnement*. — Ah! monsieur! Je n'avais pas entendu rentrer Monsieur! Il y a longtemps que Monsieur est là?

ALEXANDRE. — Non, pourquoi? JULIA. — Ah! je respire... ALEXANDRE. — Qu'est-ce que vous faisiez?

JULIA. — Je disais des vers... ALEXANDRE, *surpris*. — Des vers? Vous voulez dire que vous les laviez...

JULIA, *offensée*. — Oh! monsieur...

ALEXANDRE, *bas*. — Eh bien, je vous écoute, Julia. (*Prêtant l'oreille.*) Où est Madame?

JULIA. — Madame n'est pas encore rentrée.

ALEXANDRE, *malgré lui*. — Ah! tant mieux!...

JULIA, *souriant*. — Oh! monsieur!...

ALEXANDRE, *s'approchant de Julia*. — C'est vous qui sentez bon comme ça, Julia? Dites donc, c'est le parfum de ma femme, faites attention, si elle s'en aperçoit, elle n'est pas commode... Vous ne feriez pas long feu ici... (*Se rapprochant de plus en plus.*) Et ça serait dommage.

JULIA, *minaudant*. — Monsieur est trop bon!

ALEXANDRE. — C'est vrai, je suis bon, Julia, vous n'en savez peut-être rien, j'ai tellement peu souvent l'occasion de vous adresser la parole. C'est ma femme qui commande... C'est tout naturel, c'est une femme d'intérieur...

JULIA, *approuvant*. — Oh! pour ça, oui, monsieur...

ALEXANDRE. — Il faut un hasard comme celui de ce soir pour que je vous trouve seule et je ne sais pas si c'est parce que je n'ai respiré aujourd'hui que l'odeur de ma quincaillerie, mais Julia, vous sentez rudement bon.

JULIA. — Y a des peaux comme ça où que le parfum se plaît mieux que sur d'autres...

ALEXANDRE, *s'approchant de sa nuque*. — Dans les petits cheveux, surtout, c'est là que c'est le meilleur...

JULIA, *se reculant*. — Monsieur...

ALEXANDRE. — Quoi, je vous fais peur?

JULIA. — Non, monsieur, mais si jamais Madame rentrerait...

ALEXANDRE. — Qu'est-ce qu'on prendrait tous les deux, hein!

JULIA, *riant*. — Vous parlez, monsieur!

ALEXANDRE. — Et qu'est-ce que tu récitais de beau? dis-moi voir ta poésie, ça me fera plaisir. Il y a bien longtemps que je n'ai en-

tendu des vers... De quoi ça parie-t-il?

JULIA, *faussement timide*. — D'amour...

ALEXANDRE. — Je m'en doutais! Allez, dis-moi ça!

JULIA. — C'est que je ne la sais pas encore très bien, il n'y a pas longtemps que je l'ai entendue... c'est la manière de passer le temps quand on attend quelqu'un...

ALEXANDRE, *songeur*. — Ah! Eh bien, ça peut être utile à savoir... et de qui est-ce?

JULIA, *importante*. — Oh! c'est d'un auteur tout ce qu'il y a de connu!

ALEXANDRE. — Allons, tant mieux... (*Prêtant l'oreille.*) Tu es absolument sûre que ma femme n'est pas là?

JULIA. — Puisque je vous le dis!

ALEXANDRE. — Alors?

JULIA. — Quoi?

ALEXANDRE. — Viens m'embrasser...

JULIA. — Oh! Monsieur! comme ça... tout de suite... sans m'avoir



— C'est vous qui sentez bon, Julia?

fait un petit peu la cour! Sûrement, je suis bien contente de ne pas trop vous déplaire, mais... tout de même... ça me ferait tant de plaisir que vous me murmurassiez des choses tendres... Vous devez si bien savoir...

ALEXANDRE. — Une autre fois, je te le promets... Ma femme va rentrer d'un moment à l'autre...

JULIA. — Et si elle ne rentrerait pas?

ALEXANDRE, *levant les bras au ciel*. — A quoi penses-tu?

JULIA. — Des fois... on ne peut pas savoir...

ALEXANDRE, *l'attirant contre lui et l'embrassant à pleine bouche*. — Julia, si jamais... (*L'embrassant.*) Nous avions cette veine... (*L'embrassant.*) que ma femme... (*L'embrassant.*)

La porte de la chambre s'ouvre d'un seul coup et M^{me} Petitnignard paraît.

SCÈNE III

ALEXANDRE, CLÉMENTINE, JULIA

ALEXANDRE, *résigné*. — Naturellement!

JULIA, *abasourdie*. — Madame!

CLÉMENTINE, *les bras croisés*. — Dégoûtants!

Telle une dompteuse, elle fait quelques pas vers Alexandre, pose son sac sur une table, puis sans dire un mot, indiquant du doigt à son mari la porte donnant sur le corridor, elle le fait sortir. Elle le suit, fermant la porte derrière elle. Julia reste seule, ahurie. Elle aperçoit un papier tombé du sac de Clémentine. Elle le ramasse et lit rapidement :

Ma Clémentine chérie,

Je viens de recevoir un télégramme me rappelant d'urgence. Je boucle ma valise et pars immédiatement rejoindre mon régiment.

Quand tu viendras demain, tu ne trouveras dans notre nid d'amour, vide, que ce petit mot navrant.

Que le souvenir de nos jolies de cet après-midi nous permette d'attendre jusqu'à ma prochaine permission.

Tendres bécots de ton

ANDRÉ DE SEXEFORT.

JULIA, *souriant*. — Ah! Voilà toute l'explication!...

Elle met la lettre dans sa poche. A ce moment, Clémentine revient et marche courroucée vers Julia.

CLÉMENTINE. — A nous deux, à présent!... Comment! Vous n'avez pas compris que j'avais fait un faux départ pour vous surprendre avec mon mari!... Il y a longtemps que je voulais vous pincer tous les deux!... Et vous êtes tombée dans le piège, vous qui vous croyiez une fine mouche! Allons, ouste! Allez préparer votre malle pour déguerpir, je vous chasse!...

JULIA, *doucement*. — Je voudrais auparavant demander quelque chose à Madame.

JULIA. — ... ou presque rien.

CLÉMENTINE. — Si peu de chose...

JULIA. — Alors, qu'est-ce que décide Madame?

CLÉMENTINE. — Alors, Julia, vous pouvez servir le diner. Je n'ai plus rien à vous dire... Ah! cependant si... (*D'un ton confidentiel et un peu ironique.*) Autant que possible... ayez un peu de tenue avec mon mari... Je ne veux pas avoir l'air ridicule...

RIDEAU

ROBERT MONNOURY.

ENTENDONS-NOUS!



— Je dicte, mademoiselle, écrivez : « J'adore ma petite secrétaire et je serais bien heureux de la conduire à l'autel. — L'hôtel, monsieur, avec A. U. ou H. O? »

QUESTION INTÉRESSÉE



— Tu manges tout seul, bébé?
— Oui, ma belle, depuis mon sevrage.



LE RECORD DU RIRE

EN SOCIÉTÉ, A LA NOCE, PARTOUT

Demandez le NOUVEAU CATALOGUE 1924 de Farces désopilantes, Attrapes Surprises pour toutes réunions, Tours de cartes, Physique amusante, Chansons et Monologues anciens et nouveaux (3000 titres), Magie, Hypnotisme pratique (résultats garantis), Prestidigitation, Harmonicas, Lampes électriques perpétuelles. AMUSEMENTS DE TOUTES SORTES, Sciences occultes, Librairie ultra-comique et spéciale : Pour apprendre seul toutes les danses, Art de se faire aimer, Secrets pour gagner de l'argent dans toutes les professions. Sports, Jeux, Pouvoir de la volonté assurant la réussite en tout, etc., etc. Ce SUPERBE CATALOGUE ILLUSTRÉ 120 pages, 200 dessins désopilants, 20.000 lignes de lecture procurera à TOUS des milliers d'heures joyeuses. — Envoi sur demande accompagnée de UN fr. Maison GOBIN, 9, boul. St-Martin, PARIS (3^e). Seine 238.431

UNE BELLE POITRINE

EST LE TRÉSOR LE PLUS PRÉCIEUX DE LA FEMME

Aussi joli que soit votre visage, il n'est rien si vous n'offrez en même temps aux regards la ligne gracieuse et élégante que seul un beau buste peut vous donner.
Si votre poitrine n'est pas suffisamment développée, si vos seins fatigués par la maternité ou simplement atrophies n'ont pas la fermeté

redevenir une vraie femme capable d'inspirer à ceux qui vous regardent le sentiment que toute femme est en droit d'inspirer.
Voyez ce que le "VENUS CARNIS" a fait d'une de nos clientes. En un mois il vous donnera le résultat que vous cherchez, en vous rendant cette jolie ligne qui fera votre charme et votre grâce.



désirable, si vos salières prennent de ce fait même une maigreur excessive, soyez bien convaincue que partout où vous passerez on affectera vis-à-vis de vous une indifférence que vous pourrez considérer en certains cas comme une offense blessante.

Si vous portez une robe au col montant pour cacher votre maigreur, on s'apercevra de votre subterfuge dont on rira. Si vous osez vous décolleter pour montrer ce que vous devriez plutôt cacher, on sera sans pitié pour vous.

Ne vous exposez pas plus longtemps à ces blessures d'amour-propre. Ayez la volonté de

Envoyer le coupon ci-joint à l'INSTITUT "VENUS CARNIS", Division N° A, 42, rue Rochecouart, Paris, en joignant un timb. de 0 fr. 25, vous recevrez gratuitement tous les renseignements concernant cette merveilleuse méthode sous enveloppe cachetée sans en-tête.

INSTITUT "VENUS CARNIS"
Division N° A, rue Rochecouart, 42, Paris.

Adresse _____
Nom _____

RÉSERVÉ A NOS LECTEURS

20 chefs-d'œuvre ! Une collection qui n'a jamais été égalée !

LES ŒUVRES GALANTES

ARTISTIQUEMENT présentés, ces 20 ouvrages comprenant 3.220 pages de lecture, sont reliés avec leurs couvertures illustrées, élégante reliure de bibliothèque particulièrement soignée. Ces 10 BEAUX VOLUMES sont livrables immédiatement et payables avec 5 MOIS DE CRÉDIT.

LES CLASSIQUES DE L'AMOUR

Chefs-d'œuvre de la littérature galante, particulièrement de celle du XVIII^e siècle, qu'illustrent les maîtres du genre badin, du récit finement grivois, de l'anecdote audacieusement gauloise, mais toujours racontée de manière spirituelle dans la plus belle langue qui soit.

Liste des 20 ouvrages formant 3.220 pages de lecture.
THEMIDORE ou Mon histoire et celle de ma maîtresse par Godard d'Ancourt ; LES CONFESSIONS DU COMTE DE... par Ch.-P. Duclos ; ATALIDE (Mœurs turques), par Ch.-P. Duclos, suivie de l'ARETIN MODERNE, par Du Laurens ; LE DIABLE BOITEUX, par Le Sage ; LETTRES DE Mlle LESPINASSE, la fun-ise amie de d'Alembert ; LES FARCES DE TABARIN ; LETTRES DE MIRABEAU A SOPHIE ; MA JEUNESSE ou Confessions sur les Mœurs, par Ch.-P. Duclos ; LETTRES D'HENRI IV A SES MAÎTRESSES et à la reine Marie de Médicis ; MÉMOIRES D'UN HOMME DE QUALITÉ, par l'abbé Prévost ; LES REINES DE LA MAIN GAUCHE : LA DUCHESSE DE CHATEAURoux ; LA MARQUISE DE POMPADOUR ; LA DUCHESSE DE LA VALLIÈRE ; MADAME DE MONTESPAN ; MADAME DE MAINTENON ; LES GRANDS SEDUCTEURS : LE DUC DE LAUZUN ; LE BEAU TILLY ; L'ABBE DE CHOISY DEGUISE EN FEMME ; LE CHEVALIER DE FAUBLAS ; LE DUC DE RICHELIEU.

20 CHEFS-D'ŒUVRE D'AMOUR — 10 VOLUMES RELIÉS

CETTE COLLECTION EST LA SEULE QUI SOIT VENDUE A DES CONDITIONS AUSSI EXCEPTIONNELLEMENT AVANTAGEUSES

Pour les lecteurs du RÉGIMENT, le prix de l'ouvrage complet : 75 fr. est réglable 15 fr. à la réception des 10 volumes reliés, contre remboursement à la livraison par le chemin de fer et le reste 15 fr. par mois, durant 4 mois, sur reçus présentés le 5 du mois, sans frais, par la poste. Les lecteurs préférant régler en une seule fois bénéficient de l'escompte, ils n'ont qu'à joindre à leur commande un mandat de 65 francs.

POUR LA FRANCE, ENVOI IMMÉDIAT FRANCO DE PORT ET D'EMBALLAGE

BON à copier ou signer et envoyer à la LIBRAIRIE ROSSINI, 13, rue Rossini, PARIS

Veuillez m'adresser franco LES ŒUVRES GALANTES, 10 volumes reliés, au prix de 75 fr., que je paierai 15 fr., à la réception contre remboursement et le reste en 4 mois, 15 fr. par mois.
Ou au comptant 65 fr., ci-joints. Ou à m'expédier contre remboursement de 65 fr. à la livraison.

Nom et prénom : _____
Profession et adresse de l'emploi : _____
Domicile : _____
(Lecteur du RÉGIMENT) :

LIBRAIRIE ROSSINI, 13, RUE ROSSINI, PARIS R. C. Seine 210-504.

5 MOIS DE CRÉDIT



VOS FORCES VIRILES

seront rétablies rapidement par **STIMULOL** qui n'est pas un excitant mais qui guérit radicalement la cause même de l'impuissance : l'épuisement des centres génito spinaux. Demandez, GRATIS ET FRANCO brochure illustrée (sous pli fermé contre 0 fr. 50). Institut du Dr B. A. CALVET, 4^{bis}, Rue Duméril PARIS

Pour CINQ Francs, nous offrons au public

160 CHANSONS EN VOUE (Paroles et MUSIQUE)

Ainsi que des MONOLOGUES de CHOIX ultra comiques, TOUS LES SUCCÈS PARISIENS de Danse, de Musique et de Chant, vendus partout 0,75 et 1fr. chaque. En plus et GRATIS, il est joint à chaque envoi : 1^o Des Chansons nouvelles lancées dans la semaine, 2^o Un superbe CATALOGUE ILLUSTRÉ ; 3^o TROIS BONS PRIMES pour 2 volumes SENSATIONNELS et un HARMONICA. Envoyer le montant avec la demande ou joindre 1 franc en timbres français pour frais de remboursement.

Editions A. GASTYL, 82, rue Michel-Ange, Paris.

POILS barbe et duvets disgracieux du visage et du corps disparaissent radicalement et p^r toujours av. le **DEPILATOIRE VEGETAL** N. 4. 90 (soit 1^{er} timb. ou mand. L. Poujade, chimiste (Rayon D.), Figeac (Lot).

INJECTION PEYRARD

Contre la **BLENNORRAGIE**. Le flac., 8 fr. 80. Ph^{ie} et chez PEYRARD, d'Alger, 46, rue de Grenelle, PARIS (7^e). Envoi discret poste contre mandat 10 fr.

RIEZ et faites rire. Devenez **HYPNOTISEUR** rapidement. 5 brochures illustrées pour 1 franc. MAIL ORDER. LORIENT.

ANGLAIS ALLEM. ITAL. ESP. RUSS. PORTU. apprit SEUL en 4 mois, beaucoup mieux qu'avec professeur. Nouvelle Méthode parlant-progressive, pratique, facile, infaillible donne la **PRONONCIATION EXACTE** du pays même. **LE PUR ACCENT** Preuve-essai 1 langue, 1 fr., envoyer 1 fr. (hors France 1 fr. 20), mandat à Maître Populaire, 13-R T. rue Montholon, Paris.

IMPUISSANCE

Traitement externe. Effet immédiat avec la **CRÈME MINOS** (pour la toilette intime des deux sexes) STIMULANTE. PROPHYLACTIQUE

Laboratoire ROSELILY, à Biarritz : 12^e le Tube franco Paris, Lab. CHAPES, 12, rue de l'Isly, Gare Saint-Lazare

LIVRES curieux. — Photo d'art. — Farces. — Attrapes. Cat. 0 fr. 50 Boite postale 2, NARBONNE.

L'ENNUI c'est la MORT! POUR RIRE ET FAIRE RIRE

Demandez les Catalogues de Farces, Attrapes, Surprises pour Soirées, Dîners et pour Noces. Articles de Physique et de Prestidigitation - Chansons, Monologues, Pièces de Comédie pour Salons, Familles et Sociétés - Librairie Amusante, Agricole et Médicale, Livres utiles et de Jeux - Magie, Magnétisme, Hypnotisme, etc. etc. Envoi contre 1 franc en timbres.

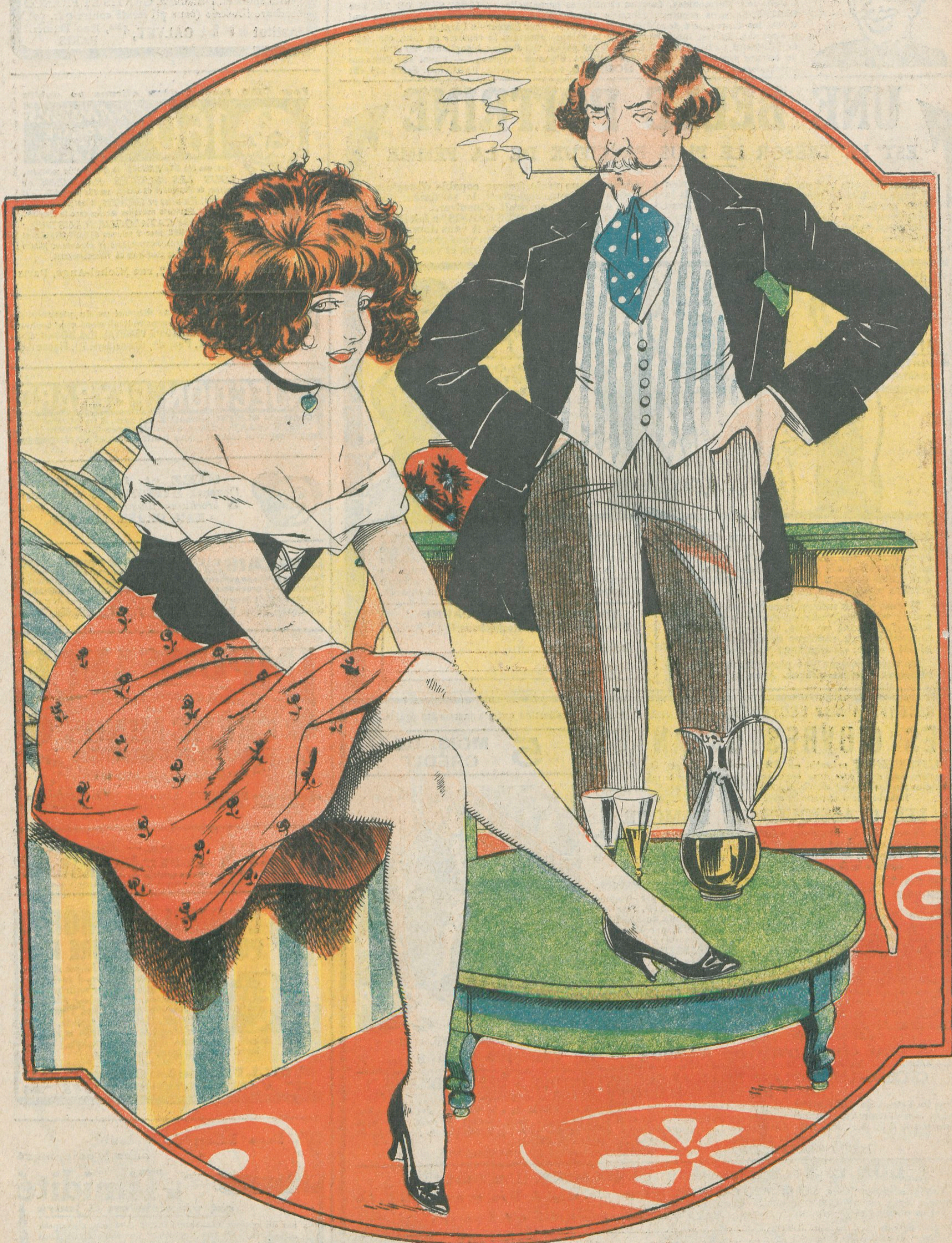
Registre Com. : Seine 12.868. H. BILLY, 8, rue des Carmes, Paris 5^e MAISON FONDÉE en 1808

Sans Effort de Volonté, Sans Médicament

la Timidité est vaincue en 8 jours

par un système absolument inédit et radical, clairement exposé, dans un très intéressant ouvrage illustré. Tous ceux qui souffrent d'être timides doivent demander de suite l' "Ouvrage du Prof. P. A. J." qui est envoyé gratuitement à nos lecteurs et dont il ne reste qu'un nombre limité d'exemplaires. Écrire au D^r de la Fondation Renovan 12, rue de Crimée, Paris, et joindre 0 fr. 50 pour frais d'envoi sous pli fermé.

LA LETTRE ANONYME



— Dites, mon cher, c'est un stylet qui l'a tuée?
— Non, un stylo...